

Méthodes d'identification des unités linguistiques à connotation culturelle

Bednjanec, Hilda

Master's thesis / Diplomski rad

2024

Degree Grantor / Ustanova koja je dodijelila akademski / stručni stupanj: **University of Zadar / Sveučilište u Zadru**

Permanent link / Trajna poveznica: <https://um.nsk.hr/um:nbn:hr:162:995561>

Rights / Prava: [In copyright](#) / [Zaštićeno autorskim pravom.](#)

Download date / Datum preuzimanja: **2024-11-22**



Sveučilište u Zadru
Universitas Studiorum
Jadertina | 1396 | 2002 |

Repository / Repozitorij:

[University of Zadar Institutional Repository](#)



zir.nsk.hr



DIGITALNI AKADEMSKI ARHIVI I REPOZITORIJ

Sveučilište u Zadru

Odjel za francuske i frankofonske studije
Diplomski sveučilišni studij francuskog jezika i književnosti; smjer: prevoditeljski
(dvopredmetni)

Hilda Bednjanec

**Méthodes d'identification des unités linguistiques à
connotation culturelle**

Diplomski rad

Zadar, 2024.

Sveučilište u Zadru

Odjel za francuske i frankofonske studije

Diplomski sveučilišni studij francuskog jezika i književnosti; smjer: prevoditeljski
(dvopredmetni)

Méthodes d'identification des unités linguistiques à connotation culturelle

Diplomski rad

Studentica:

Hilda Bednjanec

Mentorica:

Izv. prof. dr. sc. Barbara Vodanović

Zadar, 2024.



Izjava o akademskoj čestitosti

Ja, **Hilda Bednjanec**, ovime izjavljujem da je moj **diplomski** rad pod naslovom **Méthodes d'identification des unités linguistiques à connotation culturelle** rezultat mojega vlastitog rada, da se temelji na mojim istraživanjima te da se oslanja na izvore i radove navedene u bilješkama i popisu literature. Ni jedan dio mojega rada nije napisan na nedopušten način, odnosno nije prepisan iz necitiranih radova i ne krši bilo čija autorska prava.

Izjavljujem da ni jedan dio ovoga rada nije iskorišten u kojem drugom radu pri bilo kojoj drugoj visokoškolskoj, znanstvenoj, obrazovnoj ili inoj ustanovi.

Sadržaj mojega rada u potpunosti odgovara sadržaju obranjenoga i nakon obrane uređenoga rada.

Zadar, 24. lipnja 2024.

Résumé

L'objectif de ce mémoire de master est de montrer ce qui permet au langage d'être le réservoir d'une grande quantité d'informations et d'expériences culturelles. La compréhension humaine du monde est de nature conceptuelle, qui se reflète ensuite dans des unités phraséologiques dont la signification est très souvent déterminée culturellement. Notre travail met l'accent sur l'analyse des expressions idiomatiques ou plus précisément sur l'analyse des unités phraséologiques. Afin d'effectuer cette analyse nous confrontons deux approches : la Théorie cognitive de la métaphore et la Théorie des unités figuratives conventionnelles. Ces théories cherchent à expliquer la formation et le fonctionnement des expressions figuratives dans le langage. Du point de vue des études linguoculturelles, la majorité des unités phraséologiques sont motivées par des symboles culturels, c'est-à-dire des culturèmes qui sont capables de passer d'un système non linguistique à un système linguistique grâce à la transposition intersémiotique. La formation d'un sens phraséologique est également possible grâce à la structure conceptuelle qui se trouve à l'arrière-plan des unités phraséologiques, appelée « composant d'image » (angl. *image component*) (Dobrovolskij et Piirainen, 2008 : 7). Dans l'analyse de ces unités, nous recourons à divers codes culturels sur la base desquels se construisent les significations phraséologiques. Étant donné que chaque langue conçoit différemment sa réalité linguistique, qui se reflète ensuite dans son système phraséologique, le choix des stratégies de traduction doit être soigneusement réfléchi, dont l'aperçu est présenté à la fin de ce mémoire de master.

Mots-clés : culturème, symbole culturel, phraséologie, unité phraséologique, unité figurative conventionnelle, traduction.

Table de matières

1. Introduction.....	1
2. La traduction.....	3
3. Identification des culturèmes.....	35
4. Signification phraséologique.....	41
5. Phraséologie du point de vue de la linguistique cognitive.....	46
6. Les <i>idiomes</i> dans le cadre de la Théorie du langage figuratif conventionnel.....	50
6.1 Motivation basée sur des symboles.....	54
7. Caractéristiques des symboles dans des unités de langage figuratif conventionnel.....	57
8. Pièges et stratégies de traduction d'unités phraséologiques.....	61
9. Conclusion.....	66
10. Bibliographie.....	68
11. Sažetak.....	73
12. Abstract.....	74

1. Introduction

L'objectif de ce mémoire de master est de présenter les méthodes d'identification des unités linguistiques culturellement connotées dans la langue, à travers lesquelles nous montrerons pourquoi leur traduction représente un grand défi pour tous les traducteurs. La manière dont la langue stocke la culture en elle-même et où nous la trouvons dans la langue sera le fil conducteur principal de ce travail.

Différentes langues conduisent leurs locuteurs à des conceptualisations différentes de la même réalité extra-linguistique (Skandera, 2007 : 5, chez Brădeanu, 2011 : 72) en raison de segmentations différentes de celle-ci. De ce fait, les traducteurs sont confrontés au problème de traduire des éléments de langue culturellement spécifiques (Newmark, 1988 : 78, chez Brădeanu, 2011 : 73). Il est très difficile de séparer la culture de la langue car elles sont en relation mutuelle et imprégnées l'une de l'autre.

Le concept de culturème va servir de point de départ pour ce mémoire de master, car il constitue l'unité minimale d'interface entre les deux codes, c'est-à-dire la langue et la culture. Tout d'abord, nous allons définir le terme de culturème du point de vue de la traductologie et de la phraséologie et montrer en quoi il diffère par rapport aux relais, aux symboles et aux mots-clés culturels. Ensuite, nous allons montrer comment les culturèmes en tant que symboles culturels extralinguistiques motivent l'émergence d'expressions figuratives dans la langue, en considérant le fait que les culturèmes représentent une grande source d'informations et de connaissances culturelles. Nous allons nous appuyer sur les recherches d'Irina Zykova qui traite du sens phraséologique du point de vue de l'approche linguoculturelle. Nous allons montrer quelles informations sémantiques sont stockées dans la signification phraséologique et dans quelle manière.

Après cela, nous allons présenter deux théories qui ont tenté d'expliquer l'origine et le fonctionnement des expressions figuratives dans la langue. D'abord, il s'agira de la Théorie cognitive de la métaphore (angl. *Cognitive Theory of Metaphor*) développée par Lakoff et Johnson, qui considèrent que toutes les expressions métaphoriques du langage reposent sur les mêmes métaphores conceptuelles universelles. Cependant, étant donné que cette théorie n'a pas été approuvée par tous les linguistes en raison de l'omission de facteurs culturels, nous allons présenter la Théorie du langage figuratif conventionnel (angl. *Conventional Figurative Language Theory*) développée par Dobrovol'skij et Piirainen. Avec l'aide de cette nouvelle

théorie nous allons analyser les caractéristiques irrégulières des unités phraséologiques, leur sémantique et leur pragmatique. Nous allons accorder une attention particulière à l'étude des *idiomes* dans le cadre de cette théorie, en tant que catégorie d'unités phraséologiques la plus irrégulière dont la structure sera analysée plus en détail. Suivant cette théorie de Dobrovol'skij et Piirainen, nous allons porter l'attention à la motivation symbolique des *idiomes* en tant que sous-type de la motivation sémantique. Les unités phraséologiques, c'est-à-dire les phrasèmes sont des unités linguistiques dans lesquelles on rencontre le plus souvent des culturèmes, un terme sur lequel nous baserons tout notre travail. Selon Dobrovol'skij et Piirainen (2005 : 25) on rencontre des phrasèmes qui ne peuvent être expliqués par des métaphores conceptuelles [...] mais nécessitent d'aborder des codes culturels extralinguistiques.

Ensuite, en nous appuyant sur leur théorie, nous allons donner une définition du symbole du point de vue de la sémiotique culturelle et nous allons identifier le symbole au sein d'unités figuratives conventionnelles.

Enfin, nous allons présenter quelques-unes des stratégies de traduction conçues par Vinay et Darbelnet, qui nous semblent les plus adaptées à la traduction d'unités phraséologiques dont la traduction constitue souvent un véritable défi pour les traducteurs.

Toutes ces thèses vont être illustrées de nombreux exemples phraséologiques qui vont permettre de mieux comprendre les enjeux derrière la traduction d'unités linguistiques à connotation culturelle.

Nous allons commencer notre mémoire de master par la traduction du français vers le croate d'un extrait de la thèse académique, intitulée *Parler par images : Les expressions idiomatiques et métaphoriques incluant un lexème de couleur en anglais*, rédigé par Brice Grouille. Ce mémoire de master a été soutenu en 2016 à l'Université de Tours et a été publié sur le site Internet de l'Université. Ce texte que nous avons sélectionné pour la traduction se caractérise par sa complexité car il contient la terminologie linguistique complexe et des citations provenant de diverses sources, tandis que le contenu lui-même constitue une excellente introduction au sujet que nous traiterons.

2. La traduction

Des expressions idiomatiques à la métaphore – description à rebours	Od <i>idiomatskih izraza</i> do metafore – obrnuti opis
<p style="text-align: center;">2. EI et figement : leur étude comme métaphores <i>mortes</i></p> <p>Nous débuterons donc par une présentation des travaux traitant de la métaphore perçue comme <i>morte</i> et des proverbes, qui se situent au niveau de l'énoncé et dont les auteurs optent pour une analyse dialectique entre deux blocs de sens, les postulats théoriques relatifs au figement de ces formes interdisant dans cette approche la composition et l'actualisation référentielle (Tamba, 2011 : 120) de leur constituants – et, d'une certaine manière, leur reconnaissance individuelle. Plusieurs critères permettent d'établir une classification des expressions figées, au sein desquelles nous trouverons les EI et les EI métaphoriques. Parmi ces critères, nous mentionnerons brièvement le figement linguistique, la compositionnalité du sens et l'opacité sémantique – d'autres critères existent, pour lesquels nous renvoyons à Gross (1996) et Tamba (2011).</p> <p style="text-align: center;">2.1. Sens compositionnel et sens conventionnel</p> <p>Pour commencer, il nous faut, au sein de la catégorie des expressions figées, donner</p>	<p style="text-align: center;">2. <i>Idiomatski izrazi</i> i ustaljenost: njihovo istraživanje kao <i>mrtvih</i> metafora</p> <p>Dakle, započet ćemo s prikazom radova koji se bave metaforom percipiranom kao <i>mrtvom</i> i poslovicama smještenima na razini iskaza, a čiji se autori odlučuju za dijalektičku analizu između dva bloka smisla. Teorijske postavke koje se odnose na ustaljenost (fr. <i>figement</i>) ovih oblika, prema ovom pristupu, zabranjuju slaganje i referencijalnu aktualizaciju (Tamba, 2011: 120) njihovih sastavnica te na određen način, njihovo individualno prepoznavanje. Više kriterija omogućuje uspostavljanje klasifikacije ustaljenih izraza unutar kojih ćemo pronaći <i>idiomatske izraze</i> i metaforičke <i>idiomatske izraze</i>. Među tim kriterijima ukratko ćemo spomenuti jezičnu ustaljenost, kompozicionalnost smisla i semantičku neprozirnost, uz koje postoje i drugi kriteriji za koje upućujemo na Grossa (1966) i Tambu (2011).</p> <p style="text-align: center;">2.1. Kompozicionalni i konvencionalni smisao</p> <p>Za početak, moramo pojasniti predmet našeg proučavanja kako bismo ga</p>

<p>quelques précisions afin de correctement délimiter l'objet de notre étude. Tamba (2011) propose une typologie des expressions figées qu'elle désigne par une métalangue spécifique. Elle distingue tout d'abord les <i>expressions idiomatiques</i> de façon générale d'une sous-classe qu'elle nomme <i>idiomes</i> : « On peut donc délimiter une sous-catégorie d'expressions figées, caractérisées par leur <i>sens idiomatique</i>. Nous la distinguerons sous la dénomination spécifique d'<i>idiome</i>, par opposition à <i>expression idiomatique</i> pris dans son acception générique d'expression figée » (2011 : 111). Le sens d'une expression est idiomatique s'il n'équivaut pas à la somme de celui de ses constituants, mais est déterminé par convention – on peut prendre l'exemple d'une EI telle que <i>courir sur le haricot</i>, dont le sens (« énerver ») n'est pas déductible de ses constituants, mais conventionnel. Inversement, « une expression comme <i>noyer son chagrin dans l'alcool</i> est figée, dans la mesure où ses éléments constitutifs sont réfractaires à tout échange lexical. Mais son sens global dépend largement de celui de ses parties » (2011 : 110). Tamba distingue donc les <i>idiomes</i> (au sens conventionnel) des <i>expressions idiomatiques</i> en général (au sens d'<i>expression figée</i>, dont le sens peut être compositionnel).</p>	<p>ispravno ograničili unutar kategorije ustaljenih izraza. Tamba (2011) predlaže tipologiju ustaljenih izraza koju opisuje specifičnim metajezikom. Ona najprije razlikuje <i>idiomatske izraze</i> općenito od njihove potkategorije koju naziva <i>idiomima</i>: „možemo razgraničiti potkategoriju ustaljenih izraza, koji se odlikuju svojim <i>idiomatskim smislom</i>. Tu potkategoriju raspoznat ćemo pod posebnim nazivom <i>idiom</i>, za razliku od <i>idiomatskog izraza</i> uzetog u generičkom značenju ustaljenog izraza“ (2011: 111). Smisao izraza je idiomatski ako on ne proizlazi iz zbroja njegovih sastavnih dijelova, već je određen konvencijom. Za primjer možemo uzeti <i>idiomatski izraz</i> kao što je <i>courir sur le haricot</i> (hr. 'trčati po grahu'), čiji se smisao („ljutiti [koga]“) ne može odgonetnuti na temelju njegovih sastavnica, jer je konvencionalan. S druge strane, „izraz kao što je <i>noyer son chagrin dans l'alcool</i> (hr. 'utapati tugu u alkoholu') je ustaljen, budući da se njegovi sastavni dijelovi opiru bilo kakvoj leksičkoj zamjeni. No, njegov ukupni smisao uvelike ovisi o njegovim sastavnim dijelovima (2011: 110). Tamba dakle razlikuje <i>idiome</i> (u konvencionalnom smislu) i <i>idiomatske izraze</i> općenito (u smislu <i>ustaljenih izraza</i>, čije značenje može biti kompozicionalno).</p>
---	--

<p>Notre objet d'étude, dans la terminologie de Tamba, s'apparente au sous-groupe spécifique des <i>idiomes</i>, mais pour plus de clarté, nous conserverons notre appellation <i>d'expression idiomatique</i> (EI). Nous doutons en effet de l'intérêt du choix de Tamba : les auteurs étudiés pour ce travail (entre autres : Kleiber et Gross, González Rey) désignent tous les expressions idiomatiques par ce même terme, que nous avons donc choisi de garder.</p> <p>La catégorie des expressions figées inclut également les proverbes, eux-mêmes dotés d'un sens spécifique pour Tamba : le sens proverbial. Celui-ci « repose sur le couplage d'un <i>sens phrastique compositionnel</i> et d'un <i>sens formulaire conventionnel</i>, lexicalisé » (2011 : 115). Le sens d'un proverbe, la <i>leçon</i> à en tirer en quelque sorte, dépend « de la liaison qu'instaure le proverbe entre deux significations indépendantes en forçant à considérer la situation qu'évoque le sens compositionnel d'un proverbe comme l'exemplification proverbiale du principe que livre son sens formulaire. » (2011 : 115). Ainsi, dans des proverbes comme <i>all cats are grey in the dark</i>, ou <i>a fox may grow grey but never good</i>, le couplage du sens phrastique (dont l'équivalent en français est : « la nuit, tous les chats sont gris ») avec le sens formulaire (que l'on peut comprendre comme : « dans l'obscurité, les différences</p>	<p>Naš predmet proučavanja povezan je s onom specifičnom podskupinom koju Tamba naziva <i>idiomima</i>, no radi veće jasnoće zadržat ćemo naš naziv <i>idiomatski izraz</i>. Ustvare, sumnjamo u opravdanost Tambinog izbora: autori koje smo proučavali za ovaj rad (između ostalih: Kleibera i Grossa, González Rey) označavaju sve <i>idiomatske izraze</i> ovim terminom koji smo, stoga, odlučili zadržati.</p> <p>Kategorija ustaljenih izraza uključuje također i poslovice, koje prema Tambi već same po sebi sadrže posebni smisao: poslovični smisao. Taj se smisao „temelji na povezivanju <i>kompozicionalnog frastičnog smisla rečenice</i> i leksikaliziranog <i>formulaičnog konvencionalnog smisla</i>“ (2011: 115). Smisao poslovice, <i>pouka</i> koju iz nje na neki način treba izvući, ovisi „o vezi koju poslovica uspostavlja između dva neovisna značenja, prisiljavajući nas da situaciju na koju upućuje kompozicionalni smisao poslovice smatramo poslovičnom egzemplifikacijom načela koje donosi njegov formulaični smisao“ (2011: 115). Dakle, u poslovicama kao što je: <i>all cats are grey in the dark</i> (hr. 'sve su mačke sive u mraku') ili <i>a fox may grow grey but never good</i> (hr. 'lisica može posijediti, ali nikada neće postati dobra'), povezivanje rečeničnog smisla (čiji je ekvivalent na francuskom: <i>la nuit, tous les chats sont gris</i> (hr. 'noću, sve su</p>
--	---

entre les choses et les gens ont tendance à s'effacer ») donne le sens, le précepte proverbial suivant : « dans certaines circonstances, les disparités s'amenuisent ». Le principe du sens formulaire est donc illustré par une situation donnée, celle de l'obscurité dans laquelle il est plus difficile de distinguer la couleur précise du pelage des chats.

En outre, Tamba considère le sens des proverbes comme compositionnel – c'est-à-dire que le sens se construit de bas en haut, à partir des constituants – tandis que le sens des EI (*idiomes* chez Tamba) est analysable : il faut partir du sens global pour tenter une analyse du sens de haut en bas – une remotivation sémantique des constituants par projection, lors de laquelle « les unités lexicales reçoivent dans le cadre de l'idiome des valeurs qu'elles ne peuvent avoir en dehors de lui, dans des constructions libres. » (2011 : 113). « La compositionnalité révèle ainsi une nette divergence de structure interne entre le sens idiomatique et le sens proverbial. » (2011 : 116).

Toutefois, certaines expressions sont susceptibles de deux interprétations concurrentes, l'une compositionnelle, l'autre idiomatique (*to cry over spilt milk* par exemple : on peut comprendre l'expression littéralement comme le fait de « pleurer pour

mačke sive') s formulaičnim smislom (koje se može shvatiti kao: u tami razlike između stvari i ljudi imaju tendenciju nestajanja“) daje smisao sljedeće poslovične poruke: „u određenim okolnostima, razlike se smanjuju“. Načelo formulaičnog smisla opisano je danom situacijom, tamom u kojoj je teško razlučiti točnu boju mačje dlake.

Nadalje, Tamba smatra da je smisao poslovice kompozicionalan, to jest da je smisao izgrađen odozdo prema gore, počevši od sastavnica, dok je smisao *idiomatskih izraza* (*idioma* kod Tambe) podložan analizi: potrebno je krenuti od sveukupnog smisla kako bi se mogao analizirati smisao odozgo prema dolje što uključuje ponovljenu semantičku motivaciju sastavnica projekcijom, pri čemu „leksičke jedinice u okviru *idioma* dobivaju vrijednosti koje ne mogu imati izvan njega, u slobodnim konstrukcijama.“ (2011: 113). „Na taj način kompozicionalnost predstavlja jasno razgraničenje unutarnje strukture između idiomatskog smisla i smisla poslovice.“ (2011: 116).

Međutim, neki su izrazi podložni dvama paralelnim tumačenjima, kompozicionalnom i idiomatskom (na primjer *to cry over spilt milk*, [hr. 'plakati nad prolivenim mlijekom']: izraz možemo shvatiti doslovno kao činjenicu „da plaćemo

du lait renversé », ou, de façon figurée, comme « se lamenter au sujet d'événements passés »). Mais leur usage discursif sélectionne l'une de ces deux interprétations à l'exclusion de l'autre – ce qui en fait un critère supplémentaire de distinction entre proverbes et EI. Nous ajouterons que le sens des EI (et des proverbes) n'est pas nécessairement opaque, quoique conventionnel. Nous reviendrons sur ce point dans la partie suivante, consacrée au figement et à ses paramètres.

Les EI se trouvent donc être pourvues d'un sens conventionnel – et parfois d'un sens compositionnel – analysable en partant du tout pour descendre vers les parties. Voyons à présent en quoi le figement linguistique est un autre de leurs traits définitoires, avec ce qu'il implique à différents niveaux. La notion de figement est en effet étroitement liée aux EI, puisque c'est le figement de la forme qui permet celui du sens et la mémorisation des EI (*cf.* Tamba 2011 : 112) – qui plus est, c'est cette même gradation du figement qui permet de considérer la métaphore sous deux angles différents, comme nous le ferons durant notre étude.

2.2. Le figement et ses composants

zbog prolivenog mlijeka“, ili figurativno, kao „da jadikujemo zbog prošlih događaja“). Ali pri njihovoj diskurzivnoj upotrebi odabire se jedno od ova dva tumačenja koje isključuje drugo, što čini dodatni kriterij za razlikovanje poslovice i *idiomatskih izraza*. Tome ćemo dodat da smisao *idiomatskih izraza* (i poslovice) nije nužno neproziran, iako je konvencionalan. Tom aspektu vratit ćemo se u sljedećem poglavlju koje će biti posvećeno ustaljenosti i njezinim karakteristikama.

Prema tome, *idiomatski izrazi* sadrže konvencionalni smisao, a ponekada i kompozicionalni smisao koji se može analizirati od cjeline — prema dijelovima. Pogledajmo sada u čemu jezična ustaljenost čini još jednu od njihovih definirajućih obilježja, na temelju onoga što ona implicira na različitim razinama. Pojam ustaljenosti zapravo je usko povezan s *idiomatskim izrazima*, budući da ustaljenost forme omogućuje ustaljenost smisla i pamćenje *idiomatskih izraza* (*usp.* Tamba, 2011: 112), štoviše, to je ta ista gradacija ustaljenosti koja nam omogućuje da razmotrimo metaforu iz dva različita kuta, kao što ćemo učini tijekom našeg istraživanja.

2.2. Ustaljenost i njezine sastavnice

Le figement est donc constitutif des EI et inclut plusieurs paramètres que nous développerons ici, en sélectionnant toutefois les plus pertinents pour notre étude. Tout d'abord, une suite considérée comme figée se doit de contenir plusieurs unités, c'est là le critère de la **polylexicalité** : « La première condition nécessaire pour que l'on puisse parler de figement est que l'on soit en présence d'une séquence de plusieurs mots et que ces mots aient, par ailleurs, une existence autonome » (Gross 1996 : 9). Les EI (*être vert de jalousie* ; *to turn the air blue*) satisfont cette condition de polylexicalité, leurs constituants étant des unités du lexique à part entière.

Selon Gross (1996), un autre critère distinctif des expressions figées, que nous évoquions plus tôt, est celui de leur **opacité sémantique**. En effet, la langue repose généralement sur le principe de compositionnalité : c'est par le produit des unités d'une phrase que l'on en détermine le sens. Or, dans le cas des expressions figées, ce produit ne permet pas nécessairement d'aboutir au sens conventionnel de l'expression : son sens est opaque et contraint lexicalement (1996 : 11). Toutefois, et c'est ce que souligne Gross grâce à trois exemples, l'opacité sémantique est un phénomène scalaire : entre *clef des champs*, *clef anglaise*

Ustaljenost je dakle, sastavni dio *idiomatskih izraza* te uključuje nekoliko obilježja koje ćemo ovdje izložiti, pritom birajući za naše istraživanje one najrelevantnije. Prije svega, niz koji se smatra ustaljenim mora sadržavati nekoliko jedinica, što odgovara kriteriju **višerječnosti**: „Prvi neophodan uvjet da bismo mogli govoriti o ustaljenosti je postojanje niza od više riječi, riječi koje, osim toga, imaju autonomno postojanje“ (Gross, 1996: 9). *Idiomatski izrazi (être vert de jalousie* [hr. 'biti zelen od zavisti']; *to turn the air blue* [hr. 'učiniti da zrak postane plav']) zadovoljavaju ovaj uvjet višerječnosti jer su njihovi sastavni dijelovi punopravne leksičke jedinice.

Prema Grossu (1996), drugi razlikovni kriterij ustaljenih izraza, koji smo ranije spomenuli je njihova **semantička neprozirnost**. U stvari, jezik se općenito temelji na načelu kompozicionalnosti: zbirom pojedinačnih jedinica rečenice određujemo njezin smisao. Naime, u slučaju ustaljenih izraza, ovaj rezultat ne mora nužno dovesti do konvencionalnog smisla izraza: njegov smisao je neproziran i leksički ograničen (1996: 11). Međutim, semantička neprozirnost je skalarni fenomen, a to je ono što Gross naglašava uz pomoć tri primjera: u *clef des champs* (hr. 'ključevi polja'), *clef*

et *clef neuve*, l'opacité n'est pas de même degré. Si le premier exemple est tout à fait opaque, le second ne l'est qu'à moitié puisqu'il s'agit bien d'une *clef* matérielle, et la troisième unité délivre son sens sans opacité (1996 : 11). Du reste, nous retrouvons chez Gross une idée précédemment citée chez Tamba : les expressions figées connaissent parfois une lecture opaque et une lecture transparente – mais, à la différence des proverbes, aucune cohabitation ou « couplage » du sens n'est possible, le choix d'une interprétation exclut la possibilité de l'autre.

Un troisième composant du figement se trouve dans ce que Gross décrit comme le **blocage des propriétés transformationnelles**. Les constructions libres peuvent être soumises à différents changements syntaxiques appelés « transformations » – telles que la passivation, la relativisation, la pronominalisation, etc. Selon les caractéristiques d'un verbe ou d'un nom, les contraintes syntaxiques ne seront pas les mêmes (certaines constructions n'admettent pas toutes les transformations – une construction intransitive n'admet normalement pas de passivation par exemple). « [U]n cas-limite est constitué par l'absence totale de propriétés de recomposition : la structure ne peut faire l'objet d'aucune modification. On dira alors

angalise (hr. 'engleski ključ') i *clef neuve* (hr. 'novi ključ'), neprozirnost nije istog stupnja. Ako je prvi primjer potpuno neproziran, drugi je samo napola neproziran, jer je doista riječ o materijalnom *ključu*, treća nam cjelina pokazuje svoj smisao bez neprozirnosti (1996: 11). Štoviše, kod Grossa nailazimo na ideju prethodno navedenu kod Tambe: ustaljeni izrazi imaju ponekada netransparentno, a ponekada transparentno čitanje, ali za razliku od poslovice, nije moguća suradnja ili „povezivanje“ smislova. Izbor jednog tumačenja isključuje mogućnost drugog.

Treća značajka ustaljenosti nalazi se u onome što Gross opisuje kao **blokiranje transformacijskih svojstva**. Slobodne konstrukcije mogu biti podložne raznim sintaktičkim promjenama, koje se nazivaju „transformacijama“, kao što su pasivizacija, relativizacija, pronominalizacija itd. Ovisno o obilježjima glagola ili imenice, sintaktička ograničenja neće biti jednaka (određene konstrukcije ne dopuštaju sve vrste transformacija, na primjer: neprijelazna konstrukcija obično ne dopušta pasivizaciju). „[O]granični slučaj je potpuno odsustvo svojstva rekompozicije: struktura se ne može podvrgnuti nikakvim izmjenama. Tada ćemo reći da je sintaktički ustaljena.“ (1996: 12). Nisu sve ustaljene strukture podložne istim sintaktičkim ograničenjima i nemaju ista

qu'elle est syntaxiquement figée. » (1996 : 12). Toutes les structures figées ne sont pas sujettes aux mêmes restrictions syntaxiques et ne possèdent pas les mêmes propriétés transformationnelles ; toutefois, Gross remarque que le blocage de ces propriétés va généralement de pair avec l'opacité sémantique, qui est bien souvent caractéristique des EI – ou d'autres formes figées, qu'elles soient verbales, nominales ou adjectivales. De même, le figement induit un blocage des transformations syntaxiques, mais également celui des paradigmes synonymiques. Ces formes ou constructions, par leur figement, se voient interdites les possibilités de substitution synonymique classiques : on ne peut pas changer l'argument du verbe *filer* dans *filer un mauvais coton* – les EI ont « en position d'arguments, non pas des classes d'objets mais des éléments isolés ». (Gross 1994 : 17, cité dans Tamba 2011 : 114). Cependant, Tamba évoque la possibilité d'une « synonymie idiomatique » (Gross 1993 : 39, cité dans Tamba 2011 : 114) : une autre unité peut être substituée à une partie d'une EI, si celle-ci forme un tout idiomatique de même signification. Gross (1993 : 39) donne l'exemple suivant :

(6) a. Luc a perdu **la boule**.

transformacijska svojstva; međutim, Gross primjećuje da blokiranje ovih svojstava općenito ide ruku pod ruku sa semantičkom neprozirnošću, koja je često tipična za *idiomatske izraze* ili za druge ustaljene oblike, bilo glagolske, imenske ili pridjevske. Isto tako, ustaljenost uzrokuje blokadu sintaktičkih transformacija, ali i sinonimskih paradigmi. Ovim oblicima ili konstrukcijama je zbog njihove ustaljenosti zabranjena mogućnost klasične sinonimske zamjene. Ne možemo zamijeniti *filer* (hr. 'presti') koji je aktant glagola u izrazu *filer un mauvais coton* (hr. 'presti loš pamuk'), jer *idiomatski izrazi* „u poziciji aktanta, nemaju klase objekata, već izolirane elemente“. (Gross, 1994: 17, vidi kod Tamba, 2011: 114). Međutim, Tamba spominje mogućnost „idiomatske sinonimije“ (Gross, 1993: 39, vidi kod Tambe, 2011: 114): druga jedinica može biti zamijenjena za dio *idiomatskog izraza*, ako ona tvori idiomatsku cjelinu s istim značenjem. Gross (1993: 39) daje sljedeći primjer:

(6) a. Luc a perdu **la boule**. (hr. 'Luc je izgubio **loptu**.')

(6) b. Luc a perdu **la boussole**.

(6) c. Luc a perdu **les pédales**.

L'argument objet admet ici des substitutions synonymiques qui n'appartiennent pas au paradigme classique de *boule* : elles sont en lien avec le sens idiomatique global de l'énoncé, non les caractéristiques de l'objet lui-même – d'où l'appellation de « synonymie idiomatique ».

Ces différents critères permettent donc de classer certaines locutions ou expressions comme des expressions idiomatiques, et non pas seulement des expressions figées : leur polylexicalité, l'opacité sémantique, le blocage des propriétés transformationnelles et synonymiques ainsi que leur idiomatisme. Cependant, il est à remarquer que le phénomène de figement a une portée variable (Gross 1996 : 15) au sein même des EI (ou de structures plus petites – noms, adjectifs ou adverbes), et connaît des degrés plus ou moins élevés (1996 : 16). En effet, dans l'exemple de Maurice Gross cité ci-dessus, la locution verbale *perdre la boule* admet une synonymie idiomatique : le figement n'est donc pas complet, mais seulement partiel. On peut voir dans ces degrés de figement une autre distinction utile entre proverbes et EI. Les premiers sont totalement figés et

(6) b. Luc a perdu **la boussole**. (hr. 'Luc je izgubio **kompas**.')

(6) c. Luc a perdu **les pédales**. (hr. 'Luc je izgubio **pedale**.')

Aktant objekta ovdje dopušta sinonimske zamjene koje ne pripadaju klasičnoj paradigmi *lopte*: one su povezane s ukupnim idiomatskim smislom iskaza, a ne obilježjima samog objekta. Otuda dolazi izraz „idiomatska sinonimija“.

Dakle, ovi različiti kriteriji omogućuju klasificiranje određenih fraza ili izraza kao idiomatskih, a ne samo ustaljenih izraza. Među tim kriterijima su: njihova višerječnost, semantička neprozirnost, blokiranje transformacijskih i sinonimskih osobina, kao i njihova idiomatičnost. Ipak, treba napomenuti da fenomen ustaljenosti ima promjenjiv opseg (Gross, 1996: 15), čak i unutar *idiomatskih izraza* (ili manjih struktura: imenica, pridjeva ili priloga), i može biti većeg ili manjeg stupnja (1996: 16). Zapravo, u gore navedenom primjeru Mauricea Grossa, glagolska fraza *perdre la boule* dopušta idiomatsku sinonimiju: ustaljenost nije potpuna, već samo djelomična. Ovi različiti stupnjevi ustaljenosti mogu se smatrati još jednom korisnom razlikom između poslovice i *idiomatskih izraza*. Prve su potpuno ustaljene i ne dopuštaju ni enuncijativne oznake

<p>n'admettent ni marques énonciatives de temps, ni transformation ou autre insertion :</p> <p>(7) a. <i>Better a red face than a black heart.</i></p> <p>(7) b. <i>*Better a red eye than a black beard.</i></p> <p>(7) c. <i>*Better a red face than no face at all.</i></p> <p>tandis que les EI admettent au moins les variations paradigmatiques de sujet et de temps :</p> <p>(8) a. <i>I saw red.</i></p> <p>(8) b. <i>He will see red if she doesn't show up.</i></p> <p>Ceci est dû à l'ancrage situationnel nécessaire des EI : « Il est bien connu que les idiomes, en dépit de leur figement, reçoivent des marques énonciatives d'actualisation spatio-temporelles et modales » (Tamba 2011 : 123). Les proverbes, en revanche, « se définissent comme des énoncés autonomes, complets. Ce sont des formules détachées de tout ancrage énonciatif, dotées d'une validité intrinsèque, admise <i>a priori</i> » (2011 : 123).</p> <p>Pour terminer cette sous-partie relative au figement des EI, nous</p>	<p>vremena ni transformaciju ili druga umetanja:</p> <p>(7) a. <i>Better a red face than a black heart.</i> (hr. 'Bolje [imati] crveno lice nego crno srce.')</p> <p>(7) b. <i>*Better a red eye than a black beard.</i> (hr. '*Bolje [imati] crveno oko nego crna brada.')</p> <p>(7) c. <i>*Better a red face than no face at all.</i> (hr. '*Bolje [imati] crveno lice nego ga ne imati uopće.')</p> <p>dok <i>idiomatski izrazi</i> barem dopuštaju paradigmatske varijacije subjekta i vremena:</p> <p>(8) a. <i>I saw red.</i> (hr. 'Vidio sam crveno.')</p> <p>(8) b. <i>He will see red if she doesn't show up.</i> (hr. 'Vidjet će crveno ako se ona ne pojavi.')</p> <p>To je zbog neophodnog situacijskog usidrenja <i>idiomatskih izraza</i>: „Dobro je poznato da <i>idiomi</i>, usprkos svojoj ustaljenosti, dobivaju enuncijativne oznake prostorno-vremenske i modalne aktualizacije“ (Tamba, 2011: 123). S druge strane, poslovice se „definiraju kao autonomne, cjelovite izjave. To su izrazi odvojeni od bilo kakvog enuncijativnog sidra, posjeduju inherentnu valjanost prihvaćenu <i>a priori</i>“ (2011: 123).</p> <p>Da bismo završili ovo potpoglavlje koje se odnosi na ustaljenost <i>idiomatskih</i></p>
--	---

mentionnerons la possibilité pour celles-ci d'un défigement ponctuel, et bien souvent ludique, dans le but d'attirer l'attention de l'allocutaire. Si les constructions libres bénéficient de possibilités de substitutions paradigmatiques conditionnées par des critères syntaxiques et sémantiques, il n'en va pas de même pour les EI :

En revanche, par leur nature même, les séquences contraintes n'offrent pas cette possibilité. *A contrario*, le figement peut être mis en évidence grâce à l'effet provoqué par le jeu du défigement, qui consiste à briser le carcan qui caractérise les suites figées. Le défigement consiste à ouvrir des paradigmes là où, par définition, il n'y en a pas. (Gross 1996 : 20)

Le traitement des expressions idiomatiques comme « blocs » de sens conventionnel dans une approche phraséologique, ainsi que les divers critères déterminant leur figement, nous éclairent sur la façon dont la métaphore est considérée comme *morte* dans cette approche. Les constituants ne sont plus à même de librement interagir entre eux, ou de mettre en œuvre le transfert de propriétés caractéristique du phénomène métaphorique *au niveau des mots* (ce que l'on trouve dans une approche compositionnelle du sens) : la

izraza, spomenut ćemo mogućnost djelomičnog odmrzavanja (fr. *défigement*), a i često ludičkog odmrzavanja koje se koristi kako bi se privukla pozornost primatelja poruke. Ako slobodne konstrukcije imaju mogućnosti paradigmatičkih zamjena uvjetovanih sintaktičkim i semantičkim kriterijima, to isto ne vrijedi za *idiomatske izraze*:

S druge strane, ustaljeni nizovi zbog svoje prirode ne nude tu mogućnost. Nasuprot tome, ustaljenost se može istaknuti zahvaljujući učinku izazvanom igrom odmrzavanja, koja se sastoji od razbijanja okova koji obilježavaju ustaljene nizove. Odmrzavanje se sastoji od otvaranja paradigmi tamo gdje ih po definiciji nema. (Gross, 1996: 20)

Odnos prema *idiomatskim izrazima* kao „blokovima“ (fr. „blocs“) konvencionalnog smisla u frazeološkom pristupu, kao i različiti kriteriji koji određuju njihovu ustaljenost, otkrivaju nam razlog zbog kojeg se metafora smatra *mrtvom* u ovom slučaju. Sastavnice više ne mogu slobodno međudjelovati, niti provoditi prijenos svojstva karakterističnih za metaforički fenomen *na razini riječi* (koji pronalazimo u kompozicionalnom pristupu značenju): izvorna metafora koja stvara smisao ukorijenjena je u jeziku. Ovdje,

métaphore originelle créatrice de sens est immobilisée dans la langue. Ici, la construction du sens par un locuteur et sa compréhension par l'interlocuteur se font par l'usage et la reconnaissance d'une forme polylexicale figée à laquelle est assignée un sens préétabli. C'est par l'opération d'un figement que la métaphore meurt : l'usage cristallise peu à peu une forme libre en une forme figée, qui perd de ce fait son caractère métaphorique aux yeux des locuteurs : « Les unités phraséologiques sont des faits de parole qui sont devenus des faits de langue, et ce, par la voie de la reproduction et de la répétition » (González Rey 1995 : 158) – et c'est pourquoi nous nommons ce niveau d'analyse celui de la *métaphore morte*, qui agit au niveau de l'énoncé dans sa totalité, et non plus au niveau des mots.

Toutefois, toute métaphorisation du sens n'est pas perdue : nous allons maintenant voir comment, à partir d'un bloc littéral dont le sens est rejeté en usage (le sens compositionnel des EI), nous parvenons à un bloc figé (celui du sens figuré conventionnel) alors même que les éléments ne sont plus actualisés, qu'ils ne rentrent plus indépendamment en compte dans le calcul sémantique.

2.3. Une dialectique du sens

smisao koji stvara govornik i njegovo razumijevanje kod sugovornik rezultat su prepoznavanja višerječnog oblika kojem je dodijeljen unaprijed utvrđen smisao. Postupkom ustaljenosti metafora postaje mrtva: upotreba postupno pretvara slobodni oblik u ustaljeni oblik, koji zbog toga gubi svoj metaforički karakter u očima govornika: „Frazeološke jedinice su govorne činjenice, koje su postale činjenice jezika, kroz reprodukciju i ponavljanje“ (González Rey, 1995; 158). Zbog toga ovu razinu analize nazivamo *mrtvom metaforom*, metaforom koja djeluje na razini cijelog iskaza, a ne više na razini riječi.

Ipak, nije izgubljena potpuna metaforizacija smisla: sada ćemo vidjeti kako od doslovnog bloka, čiji je smisao odbačen u upotrebi, (kompozicionalni smisao *idiomatskog izraza*) dolazimo do ustaljenog bloka (onog s konvencionalnim figurativnim smislom), čak iako se elementi više ne aktualiziraju, više se ne uzimaju u obzir kao samostalni elementi u semantičkom izračunu.

2.3. Dijalektika smisla

<p>Tamba défend la possibilité d'une remotivation sémantique de certains des constituants des EI lors d'une analyse allant du sens global vers celui des parties ; elle démontre du reste que certaines EI sont susceptibles de deux lectures – l'une compositionnelle et l'autre conventionnelle (comme dans l'exemple donné plus haut : <i>to cry over spilt milk</i>). Néanmoins, ces deux lectures ne sont pas compatibles d'une façon similaire aux sens phrastique et formulaire des proverbes, qui, par couplage, délivrent le sens proverbial et sont donc co-existants. On se doit donc de distinguer entre EI transparente et opaque : <i>blanc comme neige</i> correspond au premier cas, <i>parler à bâtons rompus</i> au second (2011 : 116-120). Dans les EI, qu'elles soient transparentes ou opaques, demeure tout de même un certain processus métaphorique : celui qui garantit le passage du sens compositionnel rejeté au sens conventionnel recherché, que nous étudierons à présent.</p> <p>Comme précédemment indiqué, Tamba postule un couplage de sens pour expliquer le fonctionnement des proverbes et, selon que les sens phrastique et formulaire concernent le même champ référentiel, un</p>	<p>Tamba se zauzima za mogućnost ponovljene semantičke motivacije pojedinih sastavnica <i>idiomatskih izraza</i> tijekom analize, kada se ide od ukupnog smisla prema smislu pojedinačnih dijelova. Ona također pokazuje da su određeni <i>idiomatski izrazi</i> podložni dvama čitanjima, jednom kompozicionalnom i drugom konvencionalnom (kao u gornjem primjeru: <i>to cry over spilt milk</i>). Međutim, ova dva čitanja nisu kompatibilna sa rečeničnim i formulaičnim smislom poslovice, koji svojim spajanjem isporučuju poslovični smisao, te su dakle supostojeći. Prema tome, moramo razlikovati transparentne i netransparentne <i>idiomatske izraze</i>: prvom slučaju odgovara izraz: <i>blanc comme neige</i> (hr. 'bijel kao snijeg'), a drugome: <i>parler à bâtons rompus</i> (hr. 'razgovarati slomljenih palica') (2011: 116-120). U <i>idiomatskim izrazima</i>, bilo da su oni transparentni ili netransparentni, ipak ostaje prisutan izvjestan metaforički proces: onaj koji jamči prijelaz s odbačenog kompozicionalnog smisla na traženi konvencionalni smisao, koje ćemo sada proučiti.</p> <p>Kao što je prethodno naznačeno, Tamba pretpostavlja uparivanje smisla kako bi se objasnilo funkcioniranje poslovice te ovisno o tome odnosi li se rečenični i formulaični smisao na isto referentno polje,</p>
---	--

<p>proverbe sera classé comme littéral ou métaphorique :</p> <p>Et c'est au niveau des rapports entre ces deux organisations sémantiques que l'on définit la dimension métaphorique ou littérale des proverbes. Si le sens global compositionnel de la formule proverbiale et celui qui est attaché conventionnellement concernent un même champ référentiel, on parle d'interprétation littérale. Dans le cas contraire, le proverbe est dit <i>métaphorique</i>. (Tamba 2000 : 41)</p> <p>Prenons deux proverbes, l'un métaphorique (<i>all cats are grey in the dark</i>) et l'autre littéral (<i>the end justifies the means</i>). Nous analysons un peu plus tôt le premier comme métaphorique, car le sens formulaire n'appartient pas au même champ référentiel que le sens phrastique – une métaphore est nécessaire pour passer d'un comportement animal à une vérité concernant la réalité extralinguistique de façon plus générale. En revanche, le second proverbe peut être considéré comme littéral, car son sens formulaire et son sens phrastique appartiennent au même champ référentiel, le premier pouvant être déduit du second : pour parvenir au sens formulaire (« lorsque le but est assez important, il justifie l'emploi de méthodes déloyales ou immorales ») à partir du sens compositionnel (« la fin justifie les</p>	<p>poslovica će biti klasificirana kao doslovna ili metaforička:</p> <p>A upravo na razini tih dviju semantičkih organizacija definiramo metaforičku ili doslovnu dimenziju poslovice. Ako se ukupni kompozicionalni smisao poslovičnog izraza i onaj konvencionalno pridodan odnosi na isto referentno polje, govorimo o doslovnom tumačenju. U suprotnom se za poslovicu kaže da je <i>metaforična</i>. (Tamba, 2000: 41)</p> <p>Uzmimo za primjer dvije poslovice, jednu metaforičnu (<i>all cats are grey in the dark</i>) i drugu doslovnu (<i>the end justifies the means</i> [hr. 'cilj opravdava sredstvo']). Prvu smo prethodno analizirali kao metaforičnu, jer formulaični smisao ne pripada istom referentnom polju kao rečenični smisao: metafora je neophodna za prelazak sa životinjskog ponašanja na istinu koja se tiče izvanjezične stvarnosti općenito. S druge strane, druga se poslovica može smatrati doslovnom, jer njezin formulaični smisao i njezin rečenični smisao pripadaju istom referentnom polju, prvi se može izvesti iz drugog: kako bi došli do formulaičnog smisla („kada je cilj dovoljno važan, on opravdava upotrebu nepoštenih ili nemoralnih metoda“) preko kompozicionalnog smisla („cilj opravdava sredstvo“), nema potrebe za</p>
---	---

moyens »), point besoin de métaphore puisque le sens phrastique exprime déjà cette idée. Tamba explique ce processus en ces termes : « Le sens conventionnel codé du proverbe coïncide avec celui construit par la lettre du proverbe. » (Tamba 2000 : 41). La métaphore, absente de la relation entre constituants, ne disparaît donc pas pour autant dans l'élaboration du sens des expressions figées telles que les proverbes (métaphoriques), elle crée le lien entre les deux sens du proverbe :

Les proverbes couplant une illustration exemplaire à une règle sont bien des métaphores dans la mesure où leur interprétation met en jeu un couple de représentations. Mais leur particularité réside dans la nature des termes unis par une relation métaphorique. Ce sont, en effet, les deux sens phrastique et formulaire que comporte par définition un proverbe et non des constituants d'une phrase. (Tamba 2000 : 54)

Kleiber, pour sa part, offre un autre modèle de calcul du sens des proverbes : celui « d'une montée abstractive de type hypo/hyperonymique imposée au sens littéral ou métaphorique pour qu'il puisse devenir le sens du proverbe » (Kleiber 2000 : 55). Selon cet auteur, les proverbes représentent en effet des « dénominations » (*cf.* 2010 : 137-138), c'est-à-dire qu'ils désignent des situations spécifiques dans leur

metaforom jer rečenični smisao već izražava tu ideju. Tamba objašnjava ovaj proces sljedećim riječima: „Konvencionalni smisao kodiran u posloviци podudara se s doslovnim slislom poslovice.“ (Tamba, 2000: 41). Metafora izostala iz odnosa među sastavnicama, dakle, ne nestaje u razradi smisla ustaljenih izraza kao kod (metaforičkih) posloviца, ona stvara poveznicu između dva smisla poslovice:

Poslovice koje spajaju ilustrativno objašnjenje i pravilo doista su metafore u onoj mjeri u kojoj njihovo tumačenje uključuje par idejnih predodžbi. No, njihova posebnost leži u prirodi pojmova povezanih metaforičkim odnosom. To su zapravo dva smisla, frastični i formulaični koje posloviца sadrži po definiciji, a ne sastavnice rečenice. (Tamba, 2000: 54)

Kleiber, sa svoje strane, nudi još jedan model za izučavanje smisla posloviца: onaj „porast apstrakcije hipo/hiperonimskog tipa nametnutog doslovnom ili metaforičnom smislu, na način da ono može postati smisao poslovice“ (Kleiber, 2000: 55). Prema ovom autoru, poslovice zapravo predstavljaju „nazive“ (*usp.* 2010: 137-138), to jest svojim rečeničnim smislom označuju konkretne

sens phrastique (*chat échaudé craint l'eau froide*), à partir desquelles une montée abstractive permet de parvenir au sens proverbial, faisant lui référence à des types de situations génériques dont est à extraire la maxime, le sens générique du proverbe. On pourrait arguer que la relation unissant les sens phrastique et proverbial n'est pas d'ordre métaphorique (tout du moins, pas au même titre que celle qui les unit chez Tamba) : toutefois, ce genre de montée implicative est *synecdochique*, et de ce fait, appartient au langage figuré participant au changement de signification et donc, à la *métaphore* dans son acception large.

Les deux auteurs dont nous venons de présenter les théories se sont concentrés sur la genèse du sens proverbial et l'identification d'une relation métaphorique au sein de ce processus. Voyons maintenant ce qu'il en est des expressions idiomatiques et de la dialectique entre blocs de sens littéral et blocs de sens figuré, puisqu'en effet, il a été démontré qu'au contraire des proverbes, le sens littéral ne subsiste pas dans les expressions idiomatiques :

L'idée sous-jacente ... est que la relation entre le sens compositionnel et le sens formulaire d'un proverbe métaphorique ne fait pas disparaître pour autant le sens compositionnel : celui-ci reste ainsi transparent, alors que la relation entre le

situacije (*chat échaudé craint l'eau froide* [hr. 'oparena mačka se boji hladne vode']), u kojima porast apstrakcije omogućuje da dođemo do poslovičnog smisla, pozivajući se na tipove generičkih situacija iz kojih treba izvući maskimu, generički smisao poslovice. Mogli bismo zaključiti da odnos koji spaja rečenični i poslovični smisao nije metaforičkog reda (barem ne na isti način kao onaj koji ih ujedinjuje kod Tambe): međutim, ovaj tip implikacijskog porasta počiva na sinegdohi, zbog čega pripada figurativnom jeziku koji sudjeluje u promjeni značenja, a time i *metafore* u širem smislu.

Dvoje autora, čije smo teorije upravo predstavili, usredotočili su se na proučavanje nastanka poslovičnog smisla i identifikaciju metaforičkog odnosa unutar tog procesa. Pogledajmo sada što se događa s *idiomatskim izrazima* i dijalektikom između blokova doslovnog smisla i blokova figurativnog smisla, jer je zapravo dokazano da, za razliku od poslovica, doslovni smisao ne opstaje unutar *idiomatskih izraza*:

Temeljna ideja [...] je da odnos između kompozicionalnog i formulaičnog smisla metaforične poslovice ne uzrokuje da kompozicionalni smisao nestane: on ostaje transparentan, dok odnos između doslovnog i idiomatskog smisla *idiomatskog izraza* dovodi do toga da se

<p>sens littéral et le sens idiomatique d'une expression idiomatique entraîne la mise sous boisseau du sens compositionnel au profit du seul sens idiomatique. (Kleiber 2010 : 139)</p> <p>Dans le cas des EI, puisqu'un couplage des sens compositionnel et conventionnel n'est pas de mise, comment accède-t-on au sens figuré à partir du sens littéral ? Et où se trouve la métaphore ? L'idée centrale de ce passage d'un sens à l'autre, puisque les deux ne peuvent cohabiter, est celle d'une abstraction, la métaphore s'approchant, de cette manière, du processus de montée abstractive développé par Kleiber (2000). Lorsqu'il est fait usage d'une EI, l'interlocuteur, pour la reconnaître, doit rejeter le sens compositionnel de l'expression, au profit du sens conventionnel. Ceci est possible grâce au contexte, dans lequel le sens phrastique ne serait pas pertinent : « Cette rupture du sens de la phrase énoncée exige de l'allocuté une remise en question de l'énonciation, afin d'en réajuster la cohérence » (González Rey 1995 : 157). De même, Le Guern, <i>au sujet de la métaphore vive</i>, précise que : « La métaphore . . . apparaît immédiatement comme étrangère à l'isotopie du texte où elle est insérée. L'interprétation de la métaphore n'est possible que grâce au rejet du sens propre, dont l'incompatibilité avec le</p>	<p>kompozicionalni smisao stavlja pod tepih, u korist idiomatskog smisla. (Kleiber, 2010: 139)</p> <p>Kako možemo pristupiti figurativnom smislu putem doslovnog smisla, budući da povezivanje kompozicionalnog i konvencionalnog smisla nije moguće u slučaju <i>idiomatskih izraza</i>? I gdje se nalazi metafora? Središnja ideja ovog prijelaza s jednog smisla na drugo, budući da ta dva ne mogu postojati jedan uz drugoga istovremeno, jest ideja apstrahiranja smisla. Ideju o metafori koja se na ovaj način približava procesu porasta apstrakcije razvio je Kleiber (2000). Kada se <i>idiomatski izraz</i> koristi, sugovornik mora odbaciti kompozicionalni smisao izraza u korist konvencionalnog smisla kako bi ga prepoznao. To je moguće zahvaljujući kontekstu u kojem rečenični smisao inače ne bi bio dosljedan: „Ovaj rascjep u smislu izrečene rečenice zahtijeva od primatelja poruke da preispita iskaz, kako bi ponovno uspostavio njegovu povezanost“ (González Rey, 1995: 157). Na isti način, Le Guern, <i>na temu žive metafore</i>, navodi sljedeće: „Metafora [...] se odmah pojavljuje strana izotopiji teksta u koji je umetnuta. Interpretacija metafore moguća je samo zahvaljujući odbacivanju doslovnog smisla, čija nespojivost s kontekstom usmjerava</p>
---	---

contexte oriente le lecteur ou l'auditeur vers le processus particulier de l'abstraction métaphorique. » (1973 : 16). Du reste, c'est en raison du figement des EI, formes polylexicales au signifié unique qui sont enregistrées comme telles dans la langue, que l'on peut exclure la signification compositionnelle des phrases les contenant.

Le caractère figé des EI et l'inadéquation de leur sens compositionnel en contexte répondent à la question de leur reconnaissance. Mais qu'en est-il du passage d'un sens phrastique à un sens formulaire ? Le Guern (1973) avance l'idée d'un phénomène d'abstraction reliant les deux sens, permettant de passer d'une situation spécifique à une autre. Nous verrons par ailleurs que la typologie des EI proposée par González Rey (1995) va également dans ce sens. « Mais il n'en demeure pas moins que . . . la métaphore se caractérise par la suspension d'éléments de signification, c'est-à-dire par un certain processus d'abstraction » (Le Guern 1973 : 19). Si Le Guern caractérise ainsi le processus métaphorique entre constituants (l'approche de la *métaphore vive*), nous ne pensons pas qu'il soit pour autant irrecevable dans le cadre de la *métaphore morte*. En effet, nombre d'EI proviennent d'expressions autrefois usitées dans un domaine spécifique,

čitatelja ili slušatelja prema posebnom procesu metaforičkog apstrahiranja.“ (1973: 16). Štoviše, upravo zbog ustaljenosti *idiomatskih izraza*, višerječnih oblika s jedinstvenim označenikom, koji su kao takvi zabilježeni u jeziku, možemo isključiti kompozicionalno značenje u rečenicama koje ih sadrže.

Nepromjenjiv karakter *idiomatskih izraza* i nepodudaranje njihova kompozicionalnog smisla s kontekstom, odgovara na pitanje njihova prepoznavanja. No, što je s prijelazom s rečeničnog smisla na formulaični smisao? Le Guern (1973) ističe ideju o fenomenu apstrahiranja kojim se povezuju dva smisla, omogućujući prijelaz iz jedne specifične situacije u drugu. Nadalje, vidjeti ćemo da i tipologija *idiomatskih izraza* koju predlaže González Rey (1995), također ide u ovom smjeru. „Ali činjenica ostaje da [...] se metafora odlikuje suspenzijom elemenata značenja, to jest određenim procesom apstrahiranja“ (Le Guern, 1973: 19). Ako Le Guern na ovaj način opisuje metaforički proces između sastavnica (pristup *žive metafore*), mi ne mislimo da je on, prema tome, neprihvatljiv u kontekstu *mrtve metafore*. Zapravo, mnogi *idiomatski izrazi* proizlaze od izraza koji su se nekada koristili u određenoj domeni. Sukladno tome, ovaj proces apstrahiranja

et nous envisageons ce processus d'abstraction, de suspension de certains éléments de signification comme le passage d'un domaine spécifique à un autre lors de l'interprétation d'une EI.

Néanmoins, dans cette approche des EI comme métaphores mortes (comme dénominations d'une certaine situation), il ne faut pas chercher à suspendre des éléments de signification inhérents aux lexèmes qui composent les EI, mais trouver les ressemblances et suspendre les disparités dans les *contextes* : celui d'origine de l'EI, et celui de son usage en discours. L'EI *la mort du petit cheval* (on trouvera principalement des énoncés à la forme négative : *Ce n'est pas la mort du petit cheval*) fait référence au titre d'un roman d'Hervé Bazin, roman dans lequel le protagoniste fait face à de nombreux coups du sort et mène une vie difficile. L'EI est généralement employée (forme négative) pour signifier le besoin de relativiser la gravité de certains événements, et de ne pas désespérer. Le fonctionnement même de cette EI s'appuie sur la référence culturelle : on met en parallèle le contexte d'origine de l'EI (celui du roman, et des péripéties qui y sont relatées) avec le contexte d'usage de l'EI : la métaphore correspond à l'abstraction nécessaire pour suspendre les éléments de signification non pertinents, et faire un rapprochement entre les deux situations dans

qui inclut une suspensio de certis elementis significationis sicut transitus a domo specifica ad alteram durante interpretatione EI.

Međutim, prema ovom pristupu *idiomatskim izrazima* kao mrtvim metaforama (kao nazivima za određenu situaciju), ne bi trebali nastojati suspendirati elemente značenja svojstvene leksemima koji tvore *idiomatske izraze*, već pronaći sličnosti i suspendirati razlike u *kontekstu*: koje se tiču porijekla *idiomatskih izraza* i njihove upotrebe u diskursu. *Idiomatski izraz la mort du petit cheval* (hr. 'smrt malog konja') (uglavnom ćemo naći u izjavama niječnog oblika: *Ce n'est pas la mort du petit cheval* [hr. 'To nije smrt malog konja']) odnosi se na naslov romana Hervéa Bazina, romana u kojem se protagonist suočava s brojnim sudbonosnim izazovima i vodi težak život. *Idiomatski izraz* općenito se koristi (negativan oblik) kako bi se važnost određenih događaja stavila u perspektivu, a da se pritom ne očajava. Samo funkcioniranje ovog *idiomatskog izraza* temelji se na kulturnoj referenci: uspoređujemo izvorni kontekst *idiomatskog izraza* (onaj iz romana i s njim povezane pustolovine) s kontekstom upotrebe *idiomatskog izraza*: metafora odgovara apstrahiranju nužnom za suspensio

<p>le but d'interpréter correctement l'EI, ce grâce à une sélection d'éléments concordant dans les deux cas – la gravité de la situation, le désespoir du protagoniste, etc.</p> <p>Ainsi, les EI ayant une origine historique – que celle-ci soit à proprement parler historique, ou mythologique, populaire, voire issue de la littérature – fonctionnent comme des codes culturels, comme des références à certaines situations. Situations à partir desquelles il faut effectuer une comparaison, discriminer les éléments pertinents pour parvenir au sens de la structure employée – somme toute, pour passer d'un contexte <i>source</i> à un contexte <i>cible</i>. La compréhension des noms propres issus de la mythologie ou de la littérature employés en discours comme noms communs (dire de quelqu'un que c'est <i>un Apollon</i>, ou <i>un Harpagon</i>) exige les mêmes inférences culturelles. L'opacité des structures idiomatiques correspondant à ce cas de figure est sûrement due à la perte des références culturelles : une fois le roman de Bazin oublié, sorti de la culture de l'époque, le contexte source de l'EI a disparu, entraînant de ce fait l'opacité sémantique de l'EI. Du reste, il est important de noter que cette hypothèse – celle d'un passage d'un sens compositionnel à un sens conventionnel</p>	<p>irélevantnih elemenata značenja i uspostavljanje veze između dviju situacija kako bi se ispravno protumačio <i>idiomatski izraz</i>, što je moguće zahvaljujući izboru elemenata koji odgovaraju u oba slučaja: ozbiljnost situacije, očaj glavnog junaka, itd.</p> <p>Dakle, <i>idiomatski izrazi</i>, koji imaju povijesno izvorište, bilo da je ono strogo uzevši povijesno ili mitološko, narodno, ili da je proizašlo iz književnosti, funkcioniraju kao kulturni kodovi, kao reference koje upućuju na određene situacije. Situacije na temelju kojih je potrebno izvesti usporedbu, razlikovati relevantne elemente kako bi se došlo do smisla korištene strukture. Ukratko, kako bi prešli iz <i>izvornog</i> konteksta u onaj <i>ciljni</i> kontekst. Razumijevanje vlastitih imena, proizašlih iz mitologije ili književnosti, koja se koriste u diskursu kao opće imenice (za nekoga se kaže da je <i>Apolon</i> ili <i>Harpagon</i>) zahtijeva izvođenje istog kulturološkog zaključka. Neprozirnost idiomatskih struktura koje odgovaraju ovom slučaju zasigurno je posljedica gubitka kulturoloških referenci: nakon što je Bazinov roman zaboravljen napustio kulturu tog doba, izvorni kontekst <i>idiomatskog izraza</i> je nestao, što je dovelo do semantičke neprozirnosti <i>idiomatskog izraza</i>. Nadalje, važno je primijetiti da se ova pretpostavka, ona o prijelazu s kompozicionalnog na konvencionalni smisao, zahvaljujući dvama</p>
--	--

grâce à deux contextes qu'il faut mettre en parallèle – ne semble vraisemblable que pour certaines EI faisant référence à une situation culturelle ou historique : des structures comme *rire jaune* ou *to feel blue*, pour lesquelles nous n'avons pu trouver de source historique, ne renvoient pas à un contexte précis, et notre proposition ne peut se vérifier en ce qui les concerne (*cf. infra* III.1.2). Ce passage métaphorique d'un sens à un autre, par le biais de contextes, nous semble seulement caractéristique d'un sous-groupe d'EI héritées historiquement. Nous reviendrons sur ce point dans notre prochain chapitre.

Prenons à présent un exemple : l'expression *to sail under false colours* a une origine maritime ; elle peut pourtant être utilisée pour signifier « masquer ses véritables intentions ». C'est par métaphore, par transfert, que l'on peut ajuster la signification à un contexte autre que le domaine maritime où le fait de battre un pavillon qui n'est pas le bon indique la fausseté de dires ou d'actions, d'où la « suspension d'éléments de signification » (Le Guern 1973 : 19) afin de faire coïncider l'emploi de la forme avec son contexte d'usage. C'est ici la référence, la désignation du procès dans la réalité extralinguistique qui est altérée par métaphore. Dans le cas des EI, on assiste donc à une métaphore lors du passage d'un sens compositionnel à un sens

kontekstima koji se moraju usporediti, čini vjerojatnom samo za određene *idiomatske izraze* koji se odnose na određene kulturne ili povijesne okolnosti: izrazi poput *rire jaune* (hr. 'smijati se žuto') ili *to feel blue* (hr. 'osjećati se plavo'), za koje nismo uspjeli naći povijesne izvore, ne odnose se na točan kontekst, a naša tvrdnja ne može biti provjerena što se njih tiče (vidi u nastavku III.1.2). Taj metaforički prijelaz s jednog smisla na drugi, putem konteksta, čini nam se svojstvenim samo za podskupinu povijesno naslijeđenih *idiomatskih izraza*. Na ovaj aspekt vratit ćemo se u sljedećem poglavlju.

Uzmimo sada za primjer: izraz *to sail under false colours* (hr. 'jedriti pod lažnim bojama') ima pomorsko porijeklo; međutim, izraz se može koristiti u značenju „skriti svoje prave namjere“. Putem metafore, putem prijenosa, možemo prilagoditi značenje kontekstu, koji se ne odnosi na domenu pomorstva jer ovdje čin plovidbe pod zastavom koja nije ispravna ukazuje na neistinitost tvrdnji ili radnji. Otuda dolazi do „suspenzije elemenata značenja“ (Le Guern, 1973: 19) kako bi se upotreba izraza podudarala s njegovim kontekstom primjene. Ovdje je referenca, kao oznaka za radnju u izvanjezičnoj stvarnosti, zamijenjena metaforom. U slučaju *idiomatskih izraza*, dakle, prisustvujemo metafori tijekom prijelaza s kompozicionalnog smisla na konvencionalni smisao, a da prvo ne mora

conventionnel, sans pour autant que le premier demeure nécessairement à côté du second. L'interprétation figurée d'une EI dépend généralement du passage d'un processus concret (*to bleed someone white – battre un faux pavillon*) à un processus abstrait (*to extort someone - mentir sur ses véritables intentions*) – ou de l'abstraction, du processus d'inférence nécessaire pour adapter le sens de l'expression au contexte à partir de son emploi, de son sens d'origine (dénomination d'une situation spécifique).

2.4. Typologie des expressions idiomatiques

L'hypothèse du passage d'un sens phrastique à un sens formulaire par métaphore dans le cadre des EI que nous venons de donner (*cf. to sail under false colours*) est issue des travaux de González Rey au sujet des EI métaphoriques (1995). Celle-ci propose en effet une classification des EI selon leur origine historique, et la portée de la métaphore au sein de l'expression. Quatre cas de figure émergent de son travail sur la portée de la métaphore, que l'auteur distingue en niveaux et présente ainsi (1995 ; 163) :

nužno ostati uz drugo. Figurativno tumačenje *idiomatskog izraza* uglavnom ovisi o prijelazu od konkretnog postupka (*to bleed someone white* [hr. 'iskrvariti nekoga na bijelo'] – *battre un faux pavillon* [hr. 'ploviti pod lažnom zastavom']) do apstraktnog postupka (*to extort someone* [hr. 'iznuditi nekoga'] – *mentir sur ses véritables intentions* [hr. 'lagati o svojim stvarnim namjerama']) ili o apstrahiranju, o postupku zaključivanja, koji je potreban za prilagodbu smisla izraza kontekstu na temelju upotrebe, njegovog izvornog smisla (imenovanje specifične situacije).

2.4. Tipologija idiomatskih izraza

Pretpostavka o prijelazu s rečeničnog smisla na formulaični smisao putem metafore u kontekstu *idiomatskih izraza*, koju smo upravo opisali (vidi *to sail under false colours*), proizlazi iz radova González Rey na temu metaforičkih *idiomatskih izraza* (1995). Ona predlaže klasifikaciju *idiomatskih izraza* prema njihovom povijesnom porijeklu i dometu metafore unutar izraza. Iz njezina rada o opsegu metafore proizlaze četiri modela, koje autorica razlikuje prema razinama i prikazuje na sljedeći način (1995; 163):

- Niveau du prédicat : *Brûler les étapes.*
- Niveau du complément du prédicat : *Pleuvoir des hallebardes.*
- Niveau du complément circonstanciel : *Casser du sucre sur le dos de quelqu'un.*
- Au niveau de l'ensemble, prédicat et complément : *Hisser le drapeau blanc.*

Ces quatre cas de figure sont ensuite réduits à deux : ceux démontrant une « incompatibilité sémantique entre les constituants de l'expression (trois premiers exemples) », et ceux où « il n'y a pas d'incompatibilité sémantique entre les constituants de l'expression (le dernier exemple) » (1995 : 163). L'analyse qu'elle en offre s'appuie également sur les travaux de Le Guern (1973) : la « suspension d'éléments de signification » (1973 ; 19) permet la compréhension du premier type d'EI, effaçant les inadéquations sémiques entre les constituants. Le second cas de figure, où l'ensemble ne pose pas de problème de cohérence interne, est régi par le caractère incompatible de l'expression avec un contexte donné ; la métaphore est vue comme « immédiatement étrangère à l'isotopie du texte où elle est insérée » (1973 ; 16).

- Razina predikata: *Brûler les étapes.* (hr. 'Zapaliti korake'.)
- Razina dopune predikata: *Pleuvoir des hallebardes.* (hr. 'Kiša halebarda'.)
- Razina priložne oznake: *Casser du sucre sur le dos de quelqu'un.* (hr. 'Razbiti šećer na nečijim leđima'.)
- Na razini cjeline, predikat i dopuna: *Hisser le drapeau blanc.* (hr. 'Podići bijelu zastavu'.)

Ova četiri modela su zatim svedena na dva: oni koji pokazuju „semantičku nekompatibilnost između sastavnica izraza (prva tri primjera)“, i oni u kojima „nema semantičke nekompatibilnosti između sastavnica izraza (posljednji primjer)“ (1995: 163). Ponuđena analiza također se temelji na radovima Le Guerna (1973): „suspencija elemenata značenja“ (1973; 19) omogućuje razumijevanje prvog tipa *idiomatskog izraza*, brišući semantičke nepodudarnosti između sastavnica. Drugi slučaj, gdje cjelina ne predstavlja problem unutarnje koherentnosti, određen je nekompatibilnim karakterom izraza s danim kontekstom; metafora se smatra „momentalno stranom izotopiji teksta u koji je umetnuta“ (1973; 16).

<p>L'auteur poursuit plus avant son classement des EI (1995 : 163-164) en fonction de l'origine de ces dernières, selon que ces combinaisons figées (CF) sont issues de combinaisons libres (CL) ou non. González Rey effectue un classement en deux groupes, dont le premier connaît une subdivision : parmi les CF issues de CL, certaines CL ont disparu (<i>lever le camp</i>), tandis que d'autres vivent toujours en parallèle des CF (<i>jeter l'ancre</i>). C'est à cette première catégorie d'expressions idiomatiques, adaptées de combinaisons libres spécifiques à un domaine (agriculture, marine, armée, etc.) que notre hypothèse s'applique le mieux : c'est par métaphore (par un point commun entre deux domaines) que le transfert d'une expression a eu lieu vers un autre domaine, à l'origine impropre à recevoir ce genre d'expressions – d'où la nécessité de « suspendre certains éléments de significations » (Le Guern 1973 : 19). González Rey décrit ceci comme un « phénomène d'emprunt » (1995 : 164), mais nous y voyons la survivance d'une métaphore perçue comme <i>vive</i> dans l'adaptation à un nouveau domaine d'une expression déjà existante.</p>	<p>Svoju klasifikaciju <i>idiomatskih izraza</i> autorica nastavlja (1995: 163-164) u skladu s njihovim porijeklom ovisno o tome dolaze li te ustaljene kombinacije (UK) od slobodnih kombinacija (SK) ili ne. González Rey uspostavlja klasifikaciju u dvije skupine, od kojih prva sadrži jednu podskupinu: među UK koje su nastale od SK, neke SK su nestale (<i>lever le camp</i> [hr. 'podići kamp']), dok druge još uvijek žive uz UK (<i>jeter l'ancre</i> [hr. 'baciti sidro']). Naša se pretpostavaka najbolje može primijeniti na ovu prvu kategoriju <i>idiomatskih izraza</i>, nastalih od slobodnih kombinacija specifičnih za jednu domenu (poljoprivredu, pomorstvo, vojsku itd.); putem metafore (osobina zajednička dvjema domenama) došlo je do prijenosa izraza u drugu domenu, koja je izvorno neprikladna za primanje ove vrste izraza, no otuda dolazi potreba za „suzpenzijom određenih elemenata značenja“ (Le Guern, 1973: 19). González Rey to opisuje kao „fenomen posudbe“ (1995: 164), ali mi tu vidimo prežitak metafore, koja se percipira kao <i>živa</i>, prilikom procesa prilagodbe već postojećeg izraza novoj domeni.</p>
<p>La seconde catégorie regroupe les CF n'étant pas issues de CL (celles démontrant une incompatibilité de sens entre les constituants), et « n'étant le produit d'aucun</p>	<p>Druga kategorija okuplja UK koje ne potječu od SK (takve pokazuju nekompatibilnost smisla među sastavnicama) i „nisu produkt nikakve</p>

figement » (1995 : 164), comme par exemple *chercher noise* ou *dormir à poings fermés* : pour ces CF, il n’y a pas eu de figement de la formule en diachronie, mais l’apparition d’une structure déjà immuable à l’origine, dont nous avons héritée telle quelle. Auquel cas, la valeur métaphorique réside en effet dans la relation entre les constituants – mais le *figement* (qu’il faut comprendre comme le caractère immuable de la construction dès son apparition, et sa reconnaissance comme une structure polylexicale au signifié unique plutôt que comme le phénomène de pétrification de la structure dans le temps) induit une non-actualisation de ces relations, ce qui nous pousse à chercher ailleurs un rapport métaphorique entre sens littéral et sens figuré, ce qu’aucun travail, à notre connaissance, ne semble jusqu’ici avoir mis au jour (à ce sujet, voir Gonzalez Rey 1995 : 164).

On notera toutefois l’approche originale de l’auteur, qui, tout en admettant le caractère figé de ces expressions, reconnaît pourtant la métaphore entre constituants (il y a donc une sorte de conciliation des deux approches) ; mais elle n’aborde pas le problème de l’actualisation des unités et de la conscience du sens figuré chez le locuteur naïf ne disposant d’aucune connaissance historique de la langue. Cette classification rejoint en tout cas une partie du travail de

ustaljenosti“ (1995: 164), kao na primjer: *chercher noise* (hr. 'tražiti svađu') ili *dormir à poings fermés* (hr. 'spavati sklopljenih šaka'): za te UK, nije postojala ustaljenost u dijakroniji, ali se pojavljuje izvorno nepromjenjiva struktura, onu koju smo naslijedili takvu kakva jest. U tom slučaju, metaforička vrijednost doista leži u odnosu između sastavnica, ali *ustaljenost* (koju treba shvatiti kao nepromjenjiv karakter konstrukcije od njenog pojavljivanja i njezino prepoznavanje kao višerječne strukture s jedinstvenim značenjem, a ne kao fenomen petrifikacije strukture tijekom vremena) znači neaktualizaciju tih odnosa što nas tjera da negdje drugdje tražimo metaforički odnos između doslovnog i figurativnog smisla, a što ni jedan rad, prema našem saznanju, još nije stavio na vidjelo (usp. González Rey, 1995: 164).

Međutim, valja istaknuti autoričin originalni pristup koji, priznavajući ustaljen karakter ovih izraza, ipak prepoznaje metaforu između sastavnica (dakle, postoji neka vrsta pomirbe između ta dva pristupa); ali se ne bavi problemom aktualizacije jedinica i svjesnosti o figurativnom smislu kod naivnog govornika koji ne raspolaže znanjem o povijesti jezika. U svakom slučaju, ova klasifikacija uključuje dio Grossovog (1996) rada o povijesnom

Gross (1996) sur les origines historiques du figement : il y indique que le figement – et, par extension, la constitution d’expressions idiomatiques – peut avoir « une origine ‘externe’ et faire référence à des événements historiques . . . mythologiques . . . religieux . . . ou constituer des réminiscences littéraires Le figement peut, d’autre part, relever de l’histoire linguistique interne » (Gross 1996 : 21-22). On retrouve dans les travaux de Gonzalez Rey une classification comportant certaines correspondances avec les sources « internes » et « externes » citées par Gross : la catégorie des EI non issues de combinaisons libres chez González Rey correspond en effet à celles que Gross indique comme ayant une origine interne à la langue : « Il reste, dans toutes les langues, des ‘blocs erratiques’, des éléments ou constructions qui remontent à un état de langue antérieur. Ces éléments ont gardé leur syntaxe d’origine et apparaissent de ce fait comme extérieurs au système actuel. » (1996 : 22).

3. EI et défigement : leur étude comme métaphores vives

Notre sous-partie précédente présentait une approche de l’étude des EI comme des métaphores *mortes*, c’est-à-dire des formes figées dans la langue (que l’on appelle également *catachrèses*), et la façon

porijeklu ustaljenosti: on ukazuje na to da ustaljenost, te šire, struktura *idiomatskih izraza* može imati „vanjsko“ porijeklo i upućivati na povijesne događaje [...] mitološke [...] vjerske [...] ili tvoriti književne reminiscencije [...] Ustaljenost se, s druge strane, može odnositi na unutarjezičnu povijest“ (Gross, 1996: 21-22). U radovima González Rey nailazimo na klasifikaciju koja uključuje određena podudaranja s „unutarnjim“ i „vanjskim“ izvorima koje navodi Gross: kategorija *idiomatskih izraza* koji ne proizlaze iz slobodnih kombinacija kod González Rey, zapravo odgovara onima za koje Gross ukazuje da imaju unutarnje porijeklo u jeziku: „U svim jezicima ostaju prisutni ‘nestalni blokovi’, elementi ili konstrukcije koje sežu u prijašnje stanje jezika. Ti elementi zadržali su svoju izvornu sintaksu zbog čega se čini da su izvan postojećeg sustava.“ (1996: 22).

3. Idiomatski izrazi i odmrzavanje: kao žive metafore

U našem prethodnom potpoglavlju predstavili smo pristup proučavanju *idiomatskih izraza* kao *mrtvih* metafora, to jest ustaljenih oblika u jeziku (koje također nazivamo katahrezama) te način na koji oni

dont elles permettent de faire le lien entre un sens formulaire et un sens phrastique dans le cas des proverbes (*cf.* Tamba et Kleiber) ou de transposer une signification valable dans un domaine précis vers un autre, dans le cas des EI (*cf.* González Rey et Le Guern).

Nous aborderons ici l'approche de ces EI (par défigement artificiel des exemples) comme des métaphores *vives*, donc un phénomène qui ne concerne pas l'ensemble d'une proposition donnée mais les relations entre certains de ses constituants, le transfert de propriétés entre deux de ses membres. Nous présenterons succinctement les aspects caractéristiques de cette figure de mots (*trope*) et le cadre d'étude dans lequel s'envisage cette relation entre deux unités d'un énoncé – le pendant du modèle de la métaphore morte, mais envisagé à un niveau inférieur.

Pour ouvrir cette partie, quelques éclaircissements préalables nous semblent de mise. Nous commencerons par donner plusieurs définitions de la métaphore, tirées de différents dictionnaires de sciences du langage et de linguistique ou de sources plus classiques, et ce afin de voir quelles convergences nous trouvons entre les définitions. Nous évoquerons ensuite rapidement la distinction nécessaire entre une acception large et une acception

dopuštaju povezivanje formulaičnog i rečeničnog smisla u slučaju poslovice (usp. Tamba i Kleiber) ili prijenosa značenja koje vrijedi u određenoj domeni u drugu domenu, u slučaju *idiomatskih izraza* (usp. González Rey i Le Guern).

Ovdje ćemo raspravljati o pristupu *idiomatskim izrazima* (putem primjera umjetnog odmrzavanja) kao *živim* metaforama, dakle, o pojavi koja se ne odnosi na cjelokupnu rečenicu, već na odnos između nekih od njenih sastavnih dijelova, na prijenos osobina između njezina dva člana. Ukratko ćemo predstaviti osobine ove figure riječi (*trop*) i okvir proučavanja u kojem se razmatra ovaj odnos između dviju jedinica iskaza. To je pandan modelu mrtve metafore, ali razmatran na nižoj razini.

Za početak ovog poglavlja, čini nam se korisnim dati neka preliminarna pojašnjenja. Započet ćemo s različitim definicijama metafore, preuzetima iz različitih rječnika iz znanosti o jeziku i lingvistike ili iz nešto klasičnijih izvora, i to sve kako bismo vidjeli na koja podudaranja nailazimo među definicijama. Zatim ćemo ukratko istaknuti važnu razliku između širokog i užeg shvaćanja termina *metafora*, što je primjereno prikazano upotrebom

restreinte du terme même de *métaphore* – qu’illustre de façon exemplaire l’usage de l’adjectif *métaphorique* – avant d’aborder les deux aspects principaux de la figure de métaphore : l’inadéquation sémique et le transfert de propriétés. Nous poursuivrons en dégageant plusieurs cas de figure, plusieurs modèles de portée de la métaphore – que l’on pourrait concevoir comme des sortes de patrons syntaxiques.

3.1. La métaphore : définitions, sens large et sens restreint

La littérature sur la métaphore s’avère assez homogène – tout du moins, il en est ainsi des sources que nous avons sélectionnées – et incorpore les mêmes éléments caractéristiques à ses définitions. Voyons quelques exemples :

1. Métaphore, lorsqu’il y a passage d’un sens à un autre (qu’on appelle *figuré*) simplement par la présence d’un sème commun. . . . Dans plus d’un cas, le sème commun n’est pas de ceux que les dictionnaires explicitent dans leurs définitions Mais il semble que la métaphore parte souvent d’une qualité secondaire, ressortissant plus à la *connotation* qu’à la *dénotation*. (Grévisse 2008, s.v. *métaphore*)
2. Du grec *metaphora*, « transposition ». La rhétorique classique définit la métaphore comme un trope [une figure de mots] par

pridjeva *metaforički*, prije nego što se pozabavimo dvama glavnima aspektima metafore kao figure: semičkom nepodudarnošću i prijenosom svojstava. Nastavit ćemo sa isticanjem nekoliko modela, nekoliko primjera opsega metafore, koje bismo mogli shvatiti kao vrste sintaktičkih obrazaca.

3.1. Metafora: definicije, široko i uže shvaćanje

Literatura koja se bavi metaforom vrlo je homogena, barem je to slučaj s izvorima koje smo mi izabrali, i uključuje iste karakteristične elemente za njeno definiranje. Pogledajmo nekoliko primjera:

1. Metafora, kada postoji prijelaz s jednog smisla na drugi (koji nazivamo *figurativnim*) jednostavno rečeno, zbog prisutnosti zajedničkog sema [...] U više od jednog slučaja, zajednički sem nije od onih koje rječnici objašnjavaju u svojim definicijama [...] Ali čini se da metafora često polazi od sekundarnog svojstva, koje se više odnosi na *konotaciju* nego na *denotaciju*. (Grévisse, 2008, s.v. *metafora*)
2. Pojam *metafora* dolazi iz grčkog, sa značenjem „prijenos“. Klasična retorika definira metaforu kao trop [figuru riječi]

<p>ressemblance Le processus linguistique de la métaphore repose en effet sur un transfert par analogie : un énonciateur renvoie à une notion α, au moyen d'un énoncé censé renvoyer à une notion β, α et β étant liées par des propriétés présumées communes par l'énonciateur et mises en valeur dans l'énoncé Le ou les sèmes communs aux deux sémèmes mis en relation d'analogie résultent d'une recatégorisation qui doit être mise au compte de l'imaginaire de l'énonciateur, quel que soit le degré de figement et de prévisibilité de l'analogie. (Neveu 2011, s.v. <i>métaphore</i>).</p> <p>3. La <i>métaphore</i> est une figure de rhétorique qui consiste dans l'emploi d'un mot concret pour exprimer une notion abstraite, en l'absence de tout élément introduisant formellement une comparaison ; par extension, la métaphore est l'emploi de tout terme auquel on en substitue un autre qui lui est assimilé après la suppression des mots introduisant la comparaison (Dubois et al 2010, s.v. <i>métaphore</i>).</p> <p>Les trois sources retenues décrivent la métaphore de façon similaire – on trouve tout du moins certaines correspondances entre elles, une fois les particularités de chaque définition mises de côté : distinction entre la métaphore et la comparaison par l'absence d'élément introduisant formellement une</p>	<p>prema sličnosti [...] Jezični postupak metafore zapravo se temelji na prijenosu po analogiji: govornik se poziva na pojam α, putem izjave koja se navodno odnosi na pojam β, α i β povezani su svojstvima za koja govornik pretpostavlja da su zajednička i istaknuta u izjavi [...] Sem ili semovi zajednički dvama sememima postavljeni u istovjetan odnos proizlaze iz ponovne kategorizacije koja se mora pripisati mašti govornika, bez obzira na stupanj ustaljenosti i analitičku predvidljivost. (Neveu, 2011, s.v. <i>metafora</i>).</p> <p>3. <i>Metafora</i> je retorička figura koja počiva na upotrebi konkretne riječi za označavanje apstraktnog pojma, uz odsustvo bilo kojeg elementa koji formalno uvodi usporedbu; u širem smislu, metafora je upotreba bilo kojeg pojma kojim se zamjenjuje drugi pojam koji mu je sličan nakon izostavljanja riječi koje uvode poredbu (Dubois i al, 2010, s.v. <i>metafora</i>).</p> <p>Tri odabrana izvora opisuju metaforu na sličan način, ako ništa, među njima nailazimo na određene podudarnosti. Jednom kada se posebnosti svake definicije ostave po strani razlika između metafore i poredbe ustanovljuje se nepostojanjem elementa koji formalno uvode poredbu,</p>
--	--

<p>comparaison, transfert, passage d'un sens à un autre (d'un emploi littéral vers un emploi figuré) par l'usage d'un terme normalement inadéquat, ce sur la base de <i>sèmes</i> communs, de propriétés partagées qui ne sont pourtant pas les plus saillantes. Malgré les divergences que nous venons de relever dans ces définitions, on retrouve ici les idées communes d'inadéquation sémique et de transfert de propriétés que nous évoquions plus tôt : la métaphore rapproche deux termes n'ayant pas, de prime abord, de caractéristiques que l'on associerait intuitivement, et permet d'associer l'un et l'autre. D'où la possibilité d'une structure comme <i>to be green with envy</i> (« être vert de jalousie »), où il est fait un appariement entre l'état affectif d'un possible sujet syntaxique et les qualités symboliques prêtées à la couleur verte : il existe entre cette couleur et un être humain une forte inadéquation sémique, les deux objets ne partageant pas les mêmes caractéristiques. Cependant, c'est parce qu'on prête des valeurs symboliques à la couleur qu'une telle union est possible : en l'occurrence, des valeurs négatives associées à la couleur, et l'état de malaise dans lequel un être humain peut se trouver. Au-delà des inadéquations demeure donc un fond commun : celui d'un état de malaise signifié par la valeur symbolique de la couleur verte attachée au lexème, et susceptible d'affecter l'humain. Ce lien entre couleur et humain (le</p>	<p>prijenosom, nadalje, prijelazom s jednog značenja na drugo (od doslovne do figurativne upotrebe), upotrebom inače neprikladnog pojma. Na temelju zajedničkih <i>semova</i>, pojavljuju se zajedničke osobine koje, pak, nisu najbitnije. Unatoč razlikama koje smo upravo istaknuli, među ovim definicijama nailazimo na zajedničke ideje o semičkoj nepodudarnosti i prijenosu svojstva koje smo ranije spomenuli: metafora spaja dva pojma koji na prvi pogled nemaju osobine koje bi čovjek intuitivno povezo što bi omogućilo povezivanje jednog pojma s drugim. Otud dolazi mogućnost stvaranja struktura poput <i>être vert de jalousie</i> (hr. 'biti zelen od zavisti'), gdje se spaja afektivno stanje potencijalnog sintaktičkog subjekta i simbolička kvaliteta pripisana zelenoj boji: između ove boje i ljudskog bića postoji jaka semička nepodudarnost jer ova dva objekta ne dijele ista svojstva. Međutim, takav je spoj moguć, zato što boji pripisujemo simboličke vrijednosti: u ovom slučaju, negativne vrijednosti vezane uz boju povezane su sa stanjem nelagode u kojem se čovjek može naći. Bez obzira na nepodudarnosti između njih ostaje zajednička pozadina: stanje nelagode naznačeno simboličkom vrijednošću zelene boje koja se pripisuje leksemu, a koja može utjecati i na ljude. Ova poveznica između boje i čovjeka (nelagoda stvara sjecište između ljudskog osjećaja i</p>
---	---

malaise créant une intersection entre le sentiment humain et la signification symbolique) permet donc un transfert de propriétés.

Du reste, l'absence d'élément de comparaison offre un critère formel de distinction entre la figure de la métaphore et celle de la comparaison : la comparaison (9a) rapproche deux termes, les joint par l'introduction d'une conjonction de subordination ou d'une préposition. En revanche la métaphore (9b) associe bel et bien les deux unités : il n'y pas de comparaison entre les deux mots mais une association, un appariement des notions par le transfert de propriétés.

(9) a. *J'étais **comme** vert de jalousie.*

(9) b. *J'étais ø vert de jalousie.*

L'absence de marqueur introduisant la comparaison modifie effectivement le sens de la proposition, ainsi que l'image qu'elle crée chez l'allocutaire : il n'y a plus d'illusion comparative pour ainsi dire, mais une nouvelle réalité créée par la métaphore : « La métaphore extrapole, elle se base sur une identité réelle manifestée par l'intersection de deux termes pour affirmer l'identité de termes entiers. Elle étend à la réunion de deux termes une propriété qui n'appartient qu'à leur intersection » (Dubois

simbolikog značenja) prema tome, dopušta prijenos svojstava.

Štoviše, nepostojanje elementa za usporedbu pruža nam formalni kriterij razlikovanja metafore kao figure od figure poredbe: poredba (9a) približava dva pojma, spaja ih uvođenjem zavisnog veznika ili prijedlogom. S druge strane, metafora (9b) uistinu povezuje dvije jedinice: ne postoji usporedba između dviju riječi, već asocijacija, povezivanje pojmova putem prijenosa osobina.

(9) a. *J'étais **comme** vert de jalousie.*

(hr. 'Bio sam **kao** zelen od zavisiti.')

(9) b. *J'étais ø vert de jalousie.* (hr.

'Bio sam ø zelen od zavisti.')

Nepostojanje markera koji uvodi usporedbu učinkovito mijenja značenje rečenice, kao i sliku koju stvara kod primatelja poruke: više ne postoji komparativna iluzija, da tako kažemo, već nova stvarnost stvorena metaforom: „Metafora ekstrapolira, temelji se na stvarnom identitetu koji se očituje sjecištem dvaju pojmova kako bi se učvrstio identitet čitavih pojmova. Ona se proširuje na susret dva pojma, svojstvo koje pripada samo njihovom

1970 : 107, cité dans González Rey 1995 : 161). On remarquera que dans certains cas de figure, si c'est bien le sujet grammatical (et par suite son référent dans la réalité extralinguistique) qui reçoit le transfert de propriétés, l'inadéquation sémique semble plutôt résider entre le verbe et son argument : on pense notamment à *to feel blue*, car une inadéquation sémique réside dans le fait que l'on ne peut pas se sentir d'une certaine couleur, mais plutôt d'une certaine façon.

Nous mentionnions un peu plus tôt deux acceptions du terme de *métaphore*. Le mot désigne en effet une figure de mots précise que nous venons de définir, mais également tout discours figuratif : lorsqu'on *parle par métaphore*, on indique ne pas prendre les mots dans leur sens littéral, on témoigne de notre intention de faire abstraction de ce sens pour parvenir à une signification déplacée, figurée. Ainsi, les adjectifs *métaphorique*, *imagé* et *figuré* sont synonymes, puisqu'ils désignent tous ce même genre de discours, sans pour autant qu'une même figure de mots soit appliquée.

sjecištu“ (Dubois, 1970: 107, u González Rey, 1995: 161). Primijetiti ćemo da u određenim slučajevima, ako je doista gramatički subjekt (a time i njegov referent u izvanjezičnoj stvarnosti) taj koji postaje prijenosnik osobina, semička se nepodudarnost nalazi između glagola i njegovog aktanta: prije svega, mislimo na izraz *to feel blue*, jer semička nepodudarnost leži u činjenici da se ne možemo osjećati kao određena boja, već na određen način.

Malo ranije spomenuli smo dva značenja pojma *metafora*. Riječ zapravo označava figuru riječi, točno onu koju smo upravo definirali, ali i svako figurativno izražavanje: *kada govorimo metaforom*, ukazujemo na to da riječi ne shvaćamo prema njihovom doslovnom smislu. Pokazujemo našu namjeru da apstrahiramo taj smisao kako bismo došli do pomaknutog, figurativnog značenja. Dakle, pridjev *metaforički*, *slikovit* i *figurativan* su sinonimi jer svi označavaju istu vrstu izražavanja, a da se pritom ne primjenjuje ista figura riječi.

3. Identification des culturèmes

La langue et la culture sont en constante interaction mutuelle. Toutes les nations ont une vision distincte du monde selon laquelle elles créent une image linguistique particulière du monde et dans laquelle les éléments linguistiques renforcent et reflètent les traditions culturelles (Eshuan, 2018 : 186). « Pour accéder à la culture, quelle qu'elle soit, le meilleur truchement est le langage, parce qu'il est à la fois véhicule, produit et producteur de toutes les cultures » (Galisson, 1988 : 330). Les mots ordinaires permettent la pénétration de certains contenus culturels qui y sont ensuite déposés et donnent aux mots ordinaires une autre dimension culturelle supplémentaire. Cette valeur ajoutée au sens ordinaire du mot sert de marque d'appartenance et d'identification culturelle (Galisson, 1988 : 331).

Anthropologue et sémioticien britannique, Victor Turner a divisé les signes en simples et complexes, une idée que Youri Lotman, un sémioticien russe, a développée en détail. Selon ce dernier, les unités linguistiques appartenant à des signes simples sont capables de stocker la plus grande quantité de la mémoire culturelle, contrairement, par exemple, aux sculptures qui appartiennent à des signes complexes (Lotman, 2001, chez Zykova, 2013 : 425) qui, en règle générale, ont une sémantique constante et univoque (Lotman 2001, chez Zykova, 2019 : 218). Dans ce sens, Lotman est aussi responsable du développement du concept de la « mémoire culturelle » (rus. *kul'turnaja pamjat'*), auquel il a donné un caractère régénérateur. Ce type de mémoire permet de conserver l'information culturelle et de l'augmenter constamment en ajoutant de nouvelles informations culturelles (Lotman, 2001, chez Zykova, 2013 : 425) de ce fait, des unités phraséologiques apparaissent comme des mécanismes particuliers de cette mémoire culturelle (Zykova, 2019 : 219). Du point de vue de la sémiotique, les gens ont une prédisposition à créer des signes et à donner un sens à tout ce qui les entoure, c'est pourquoi la culture est considérée comme un système de symboles (Lotman, 2001 : 246). Les mots sont des coquilles vides qui ne sont remplies de contenu que dans une situation concrète (Prunč, 2002 : 22, chez Liebmann, 2022 : 31).

Les langues segmentent la réalité extralinguistique de différentes manières et conduisent ainsi leurs locuteurs à des conceptualisations différentes de celle-ci (Skandera, 2007 : 5, chez Brădeanu, 2011 : 71). Ce sont précisément ces concepts liés à la culture qui posent plus de difficultés aux traducteurs que les différences sémantiques ou syntaxiques entre les langues : « la difficulté fondamentale ne vient pas des mots et du langage, mais des données

incompatibles et des expériences inconciliables que chaque langue recouvre » (Caillois, 1971 : 544).

Mais à travers quel lexique les contenus culturels sont-ils réellement transmis ? La réponse serait à travers les culturèmes, qu'on appelle aussi « symboles culturels » (Dobrovolskij et Piirainen, 2005 : 96-98 ; Pamies, 2007 ; Szerszunowicz, 2011 ; Nadal, 2009, 2010, chez A. Bertrán et Chunyi, 2014 : 20). Tout d'abord, il est important de distinguer le concept de culturème du point de vue de la traductologie par rapport à la lexicologie, c'est-à-dire la phraséologie. Entre ces disciplines linguistiques, il existe une grande différence dans la définition du terme culturème.

Le concept de culturème est tiré de la cybernétique et a été forgé par Abraham Moles, un terme qui n'a pas été utilisé depuis si longtemps dans la recherche linguistique (Alic, 2020 : 81). Nous commencerons par la définition du culturème du point de vue de la traductologie, la définition souvent insuffisamment compréhensible et trop généralisée. Selon Lungu-Badea, les culturèmes représentent « toute unité porteuse d'information culturelle » (2012 : 277), et ils « impliquent un fort rapport avec le contexte extralinguistique et préservent leur autonomie par rapport au processus de traduction » (ibid.). Selon cette définition, le concept de culturème s'identifie facilement au concept de *realia*, ce qu'on illustre avec la définition de *realia* chez Freddie Plassard (2021 : 2) : « Le terme *realia* existe en parallèle à d'autres termes utilisés pour désigner les référents culturels : référence culturelle, allusion culturelle, culturème ». Dans le dictionnaire monolingue de la langue française, les *relia* sont des « [o]bjets existants du monde perçus ou considérés indépendamment de leur relation avec le signe » (Sémiot, 1979). Les *realia* sont aussi « des dénominations qui n'existent chez d'autres peuples, dans d'autres pays ou endroits » (Lungu-Badea, 2022 : 5), y compris, par exemple : les éléments ethnographiques, l'organisation de la vie en société, les espèces endémiques et bien d'autres (Plassard, 2021 : 2). Voici quelques exemples de *realia* dans différentes langues : *flamenco* (esp.), *kangourou* (aust.), *baguette* (fran.), *općina* (cro.), *datcha* (rus. *дача*), *kokochnik* (rus. *коченик*) et cetera.

Selon une définition un peu plus large : Le culturème est la plus petite unité porteuse d'informations culturelles [...] un concept développé de manière analogue au phonème, au morphème ou au lexème. Contrairement à ceux-ci, le culturème n'est pas un concept linguistique, mais lié au contexte extralinguistique, social et culturel désignant un phénomène social spécifique à une certaine culture qui manque de ce phénomène (Coman et Selejan, 2019 : 303).

D'après la Théorie du Skopos les culturèmes sont « des particularités culturelles de l'acte de communication [...] des unités non plus seulement matérielles mais abstraites, comme les

formules de salutation par exemple » (Plassard, 2022 : 3). Lungu-Badea (2012 : 277) distingue deux groupes de culturèmes : simples et composés. Pour le premier groupe, elle donne l'exemple de *steppe* un nom commun et *Polichinelle* un nom propre, des noms qui sont des lexies simples, et pour le deuxième groupe elle propose le syntagme, *Embrassons-nous* (ibid). Francška Liebmann (2022 : 17) qui travaillait sur les culturèmes dans les romans d'Ivo Andrić, les décrit comme des faits spécifiques à une zone géoculturelle particulière qui rendent cette région unique et différente des autres parties du monde. Pour qu'une chose soit considérée comme culturème, elle doit être limitée exclusivement à un peuple, à une certaine région ou à une période dans l'histoire (ibid.).

Dans le cadre de la traductologie c'est la notion d'intraduisibilité qui est étroitement liée au culturème, car lors de la traduction il est difficile de trouver un équivalent adéquat dans une autre langue, en raison de son caractère connotatif (Coman et Selejan, 2019 : 302-303). Les culturèmes transmettent les connaissances collectives et l'identité d'une société. En raison des différences culturelles ils sont difficiles à comprendre aux lecteurs étrangers. Il faut ajouter que les culturèmes font référence à tous les aspects et domaines de la réalité extralinguistique qui inclut les catégories suivantes : environnement, patrimoine culturel, société et culture linguistique (Molina, 2001, chez Alic, 2020 : 82). Les locuteurs les utilisent souvent inconsciemment, ce qui entraîne parfois des difficultés dans leur identification, surtout pour les traducteurs. En somme, du point de vue de la traductologie le culturème désigne toute référence culturelle, il est de nature abstraite tandis que les *realia* sont principalement les objets de la culture matérielle.

Selon l'approche linguoculturelle à la phraséologie¹, les culturèmes sont décrits comme des symboles culturels extralinguistiques qui agissent comme des modèles métaphoriques, motivant les expressions figuratives dans la langue (Pamies, 2017 : 100). Le langage et la culture sont deux codes sémiotiques supérieurs qui interagissent l'un avec l'autre à travers des significations figurées et des locutions. Les culturèmes sont des signes particuliers qui peuvent stocker et accumuler une quantité assez importante de connaissances culturelles et refléter à travers leurs images des manières particulières de la vision nationale du monde (Zykova, 2016 : 135, chez Pamies, 2017 : 101). Un culturème est donc l'unité minimale d'interface entre ces deux codes : le langage et la culture (Pamies, 2017 : 101). Les culturèmes ne contiennent que

¹ L'approche linguoculturelle à la phraséologie implique l'étude des différentes manières et formes d'interaction entre la culture et le langage qui aboutissent à la formation des locutions (Zykova, 2013 : 424).

des expressions à signification idiomatique dont le référent littéral avait auparavant une fonction symbolique en dehors de la langue. Il s'agit du passage du code intersémiotique de la connaissance non linguistique au langage (ibid.). Le terme « transposition intersémiotique » (angl. *intersemiotic transposition*) a été introduit par Roman Jakobson, qui le définit comme la transposition d'un système de signes à un autre (Zykova, 2019 : 91). Pour illustrer avec un exemple, *l'épée* en tant que symbole culturel de la guerre et du combat précède de nombreuses métaphores lexicales croates, par exemple : *zveckati mačem*² ('faire claquer une épée'), *oštriti mačeve* ('aiguiser les épées'), *ukrstiti/ukrštavati mačeve s kim* ('croiser le fer avec qqn'). Puis, le *cheval* en tant que symbole culturel de force, de réussite, mais aussi de mort et défaite a toujours été associé à des connotations positives ainsi que négatives, ce qui est causé par les expériences réelles des locuteurs. À cet égard nous retrouvons une multitude de métaphores lexicales en français qui contiennent le culturème du *cheval* en soi, par exemple³ : *cheval de bataille* (« sujet favori ; thème favori pour défendre une cause »), *cheval de retour* (« un récidiviste »), *miser sur le mauvais cheval* (« faire un mauvais choix »), *c'est la mort du petit cheval* (« c'est la fin »), *travailler comme un cheval* (« travailler beaucoup, durement »), etc.

La langue est le médiateur entre la culture et l'esprit, mais la culture est supérieure à la langue car de nombreux signes linguistiques sont culturellement marqués (Téliya, 1996 ; Dobrovol'skii, 1997, 1998 ; Piirainen, 1998, 2005, chez Pamies Bertrán, 2008 : 143). Culturèmes ou des symboles culturels (Bertrán et Chunyi, 2014 : 20) forment partie « de la *mémoire culturelle* autour desquelles s'organisent les associations d'idées que les langues reflètent, développent, conservent, et consolident » (Zykova, 2013 : 426, 438, chez Pamies Bertrán et Chunyi, 214 : 20). La culture change beaucoup plus vite que la langue, et les éléments culturels entrent plus facilement dans la conscience des gens parce qu'ils répondent aux besoins immédiats de la société (Sapir, 1912 : 241, chez Pamies Bertrán et Chunyi, 2014 : 20). Les expressions figuratives de la langue héritent très souvent de codages extra-linguistiques préalables grâce aux culturèmes, ce que « Dobrovol'skij et Piirainen appellent *codes culturels*, et qui renvoient à des normes morales, des croyances religieuses, des mythes, des superstitions, des coutumes, et au patrimoine historique, technologique, artistique et littéraire d'une communauté » (Pamies Bertrán et Chunyi, 2014 : 20). Les culturèmes peuvent être partagés par

² Les exemples croates ont été obtenus en effectuant une recherche dans le dictionnaire phraséologique croate-français : Blaževac, K. (1992). *Hrvatsko francuski frazeološki rječnik : s kazalom francuskih frazema*. Zagreb : Zavod za lingvistiku Filozofskog fakulteta Sveučilišta u Zagrebu.

³ Les exemples français ont été obtenus en effectuant une recherche dans le corpus informatique *Expressio.fr*.

plusieurs peuples à la fois, en tout ou en partie, car les frontières linguistiques ne doivent pas toujours correspondre aux frontières culturelles. Par contre, les métaphores dérivées d'un même culturème ne peuvent correspondre que partiellement. Le culturème *vache* qui en Occident motive principalement des expressions figuratives à signification négative telles que : *aller à qqn comme un tablier à une vache* (« s'habiller très mal ») ou *manger de la vache enragée* (« vivre dans la misère ») s'oppose aux potentielles expressions figuratives que l'on retrouverait en Inde parce que pour eux la *vache* représente un animal sacré.

Il convient de souligner que tous les éléments métaphoriques d'une expression ne sont pas nécessairement culturels car ils peuvent également reposer sur la perception de certains attributs ou phénomènes physiques universels, (Pamies, 2017 : 103-105) comme des expressions : *blanc comme un linge* (« très pâle ; cadavérique ; au teint malade ») ou *crever (mourir) de faim* (« avoir très faim »). Mais ce type de motivation ne nous intéresse pas particulièrement dans ce mémoire de master.

L'apparition fréquente de certaines unités lexicales ou mots-clés révèle les valeurs culturelles fondamentales d'une communauté et la culture devient une partie de la mémoire collective. « La cognition est fortement médiatisée par l'héritage culturel, et ceci se reflète dans les processus métaphoriques [...] dans les unités multi-lexicales plus ou moins idiomatiques » (Pamies Bertrán, 2008 : 143) qui incluent les locutions, collocations, comparaisons stéréotypes, proverbes, apophtegmes et formules ritualisées, ensemble varié appelé *phraséo-parémiologie* (ibid.). La phraséologie de chaque langue est profondément marquée par ses modèles culturels, et les connotations culturelles sont particulièrement présentes dans les expressions idiomatiques, c'est-à-dire dans les phrasèmes (Brădeanu, 2011 : 72) qui font un objet particulièrement important de notre étude.

« Certains mots, ayant apparemment un rôle mineur, introduisent un élément qui offre d'intéressantes traces ethnographiques » (Forgas, 1996, Sevilla, 2007, chez Pamies Bertrán, 2008 : 146), comme c'est le cas de l'expression *aller comme un tablier à une vache*, où l'élément implicite de l'expression dans ce cas le *tablier* fonctionne comme un culturème secondaire « avec un rôle instrumental et partiel vis-à-vis du sens global » de l'expression (ibid.). Donc, le culturème primaire serait la *vache*, ce qui est souvent connoté négativement, tandis que le culturème secondaire serait le *tablier* une pièce vestimentaire principalement porté par les servantes, un symbole du travail (« Le tablier, c'est tout un symbole », 2015). De plus, « la valeur idéologique implicite d'un symbole culturel coexiste parallèlement à la valeur explicite », ce qui est le cas de la symbolique des *poules* qui dénote la richesse ce que l'expression *pouvoir mettre la poule au pot* nous prouve (Pamies Bertrán, 2008 : 147). Cette

valeur symbolique des *poules* a des origines paysannes, car pour les paysans c'était la meilleure nourriture. En revanche, des valeurs opposées sont également associées aux *poules*, c'est-à-dire la pauvreté, qui est leur extension sémantique (ibid., 148).

Contrairement aux *realia*, les culturèmes ne sont pas des lacunes lexicales car leur référent littéral peut exister à plusieurs endroits en même temps (Pamies, 2017 : 102-103). Le culturème *laurier*, le symbole de gloire est présent partout en Europe et au-delà dans les expressions figurées, par exemple, *se reposer sur ses lauriers* (« vivre sur une ancienne gloire »), mais pour les *realia* il est très difficile de trouver un équivalent dans une autre langue. Nous reconnaissons des *realia* en comparant le lexique de différentes langues, tandis que les culturèmes sont actifs de manière intra-linguistique (Pamies, 2017 : 103).

Les culturèmes ne sont pas des mots-clés culturels même s'ils véhiculent également des connotations ethno-spécifiques au sein de la communauté culturelle. Les mots-clés culturels sont des unités lexicales au sens complexe profondément ancrées dans la culture locale. Les connotations de ces mots se trouvent dans le sens du mot lui-même, et non dans une symbolique extra-linguistique existante (Pamies, 2017 : 102-103). Les nuances sémantiques de ces mots sont associées « à des caractéristiques très représentatives de la subjectivité collective et de l'identité de la communauté » (Pamies Bertrán, 2008 : 148). Ce sont des mots comme *la saudade*⁴ portugaise, le *poshlost*⁵ russe (rus. *пошлость*) ou *l'esprit*⁶ français, les mots très difficiles à traduire car ils ont souvent un référent abstrait et ne se limitent pas forcément au langage figuré (ibid.).

Enfin, il faut souligner que tous les symboles ne sont pas culturèmes, mais que tous les culturèmes sont des symboles (Pamies, 2017 : 102) comme nous l'avons indiqué ci-dessus.

Ici nous avons montré à quoi ressemble le culturème, dans quelles unités linguistiques nous le trouvons et comment le distinguer d'autres termes qui lui sont apparemment proches.

Dans le chapitre suivant, nous traiterons le sens phraséologique, sa structure et ses caractéristiques principales avec l'aide de la théorie développée par Irina Zykova.

⁴ Un sentiment difficile à comprendre pour les non-portugais, un mélange de nostalgie, de mélancolie et d'espoir (Cave, 2019).

⁵ Le mot décrit impolitesse et immorale, un trait de caractère humain négatif ou une idée créée par l'homme (s.v. *poshlost*’, Akademik, n.d.).

⁶ Une des définitions serait : « Souffle vital, principe de vie » (s.v. esprit, CNRTL, n.d.).

4. Signification phraséologique

L'étude de la phraséologie moderne est considérée comme indissociable des aspects culturels de la langue (Piirainen, 2007 : 208, chez Brădeanu, 2011 : 72). Chaque communauté linguistique hérite les souvenirs inconscients d'associations culturelles à travers sa langue, ancrées dans la relation entre sens littéral et figuré (Pamies, 2017 : 105). Les significations figurées sont liées les unes aux autres par des relations métonymiques ou métaphoriques (Pamies, 2017 : 100). La signification phraséologique est une structure complexe qui comprend des informations sémantiques et une base conceptuelle (Zykova, 2013 : 422). Cette formation sémantico-conceptuelle complexe est capable de refléter différentes connaissances historiques du monde et de contenir certains types d'informations culturelles (ibid.), qui seront discutées un peu plus tard.

Le principal facteur qui permet de stocker le culturel dans le lexical est la possibilité de créer et de comprendre des expressions figuratives, grâce à la diffusion de mots dont le référent est déjà un symbole dans la culture de la communauté ce que nous appelons le culturème (Pamies Bertrán, 2008 : 143). Un culturème sert en tant que motivation des unités phraséologiques (Pamies Bertrán, 2008 : 145). Il s'agit de motivation culturelle (une sous-catégorie de motivation sémantique) « dont le lien intrinsèque n'est pas une association "objective" ou "naturelle" [...] de mécanismes universels de conceptualisation, mais une association d'idées provenant d'un ensemble intersubjectif de croyances et connaissances, accumulé par les générations antérieures et qui contient des représentations symboliques [...] indépendantes de la langue » (Pamies Bertrán, 2008 : 146).

Le concept de base de la phraséologie est celui des « unités phraséologiques » ou phrasèmes, qui sont des groupes de mots non motivés qui ne peuvent pas être assemblés librement dans le discours, mais qui sont reproduits globalement (Ginzburg, chez Brădeanu, 2011 : 72). Comme principales caractéristiques des unités phraséologiques, Ligia Brădeanu cite non-compositionnalité, rigidité formelle, usage courant, polysémie, ambiguïté et intégrité syntaxique (Moon, 1998 : 8, 178 ; Corpas Pastor, 1996 : 19, 20, chez Brădeanu, 2011 : 72). Les unités phraséologiques sont créées à la suite de la conceptualisation de certaines situations et d'expériences d'une manière culturellement déterminée (Schönefeld, 2007 : 138, 139, chez Brădeanu, 2011 : 72). La signification d'une unité phraséologique est fortement liée au contexte culturel d'origine (Brădeanu, 2011 : 72).

Dans ce contexte, le travail d'Irina Zykova, constitue une contribution particulièrement importante à la phraséologie contemporaine, il s'agit notamment de son élaboration de

phraséologie et d'unités phraséologiques dans le cadre des études linguoculturelles. Suivant l'exemple de sa prédécesseure, V. N. Teliya, Zykova a tenté dans sa monographie⁷ de présenter une nouvelle théorie de formation de la signification des phraséologismes⁸ en tant que signes culturels et linguistiques particuliers. Elle a proposé une réponse à la question de savoir comment les unités phraséologiques sont créées sous l'influence de « la sphère conceptuelle de la culture » (angl. *conceptual sphere of culture / conceptosphere of culture*) (Zykova, 2019 : 14). Dans le cadre d'études linguoculturelles, les unités phraséologiques sont généralement décrites comme culturellement spécifiques. C'est pourquoi les composantes culturelles codées dans la structure sémantique des unités phraséologiques peuvent être considérées comme un miroir de la culture et de la mentalité nationale (Piiirainen, 2008 : 220).

Tout d'abord, le concept de culture doit être défini du point de vue de la linguoculturologie. Selon Zykova, c'est un système de domaines sémiotiques non verbaux constitués de signes non verbaux dont le contenu total forme une sphère conceptuelle unique. A savoir, la conceptosphère de la culture est un ensemble de différents concepts culturels incarnés dans les signes de ses différents domaines sémiotiques, par exemple : la musique, la religion, la nature, et bien d'autres (Zykova, 2019 : 39). Le processus de « traduction » du contenu conceptuel des signes non verbaux en signes du langage naturel se produit grâce à la « transposition intersémiotique » (angl. *intersemiotic transposition*), un terme que nous avons déjà rencontré ci-dessus. En d'autres termes, c'est le processus de traduction du contenu conceptuel de ces domaines sémiotiques en signe de langage naturel (ibid. : 329) ce qui rend possible la formation d'une signification phraséologique. Ce processus représente une opération de pensée consciente qui implique la sélection de contenus conceptuels (provenant de différents domaines sémiotiques) et la synthèse de ce contenu : sa structuration et finalement, la création d'une structure conceptuelle complexe (ibid. : 95).

Les informations culturelles peuvent être stockées dans une unité phraséologie grâce aux structures conceptuelles à l'arrière-plan de la signification phraséologique. (Zykova, 2013 : 423-424). Zykova écrit que l'unité phraséologique a une double structure qui comprend une strate superficielle (angl. *the surface stratum*) et une strate profonde (angl. *the deep stratum*). Cette strate superficielle est constituée de sèmes qui forment ce que nous appelons le « sens »

⁷ Sa monographie a été publiée en 2015 sous le titre « Conceptosphère de la culture et de la phraséologie : théorie et méthodes d'étude linguistique et culturelle » (sous le titre original : *Концептосфера культуры и фразеология: Теория и методы лингвокультурологического изучения*).

⁸ À l'instar de l'auteur, nous utilisons de manière interchangeable le terme phraséologisme et unité phraséologique.

des unités linguistiques. C'est le sens réel (lexical ou phraséologique) tel qu'on le trouve dans le dictionnaire. La strate profonde est une strate conceptuelle formée de divers composants conceptuels qui structure l'ensemble sémantique. « L'image phraséologique » (angl. *phraseological image*) liée à la « mémoire culturelle » (angl. *cultural memory*) appartient à cette strate (conceptuelle) profonde. Le caractère conceptuel des images phraséologiques en fait des instruments opérationnels de mémoire culturelle (Zykova, 2013 : 426). Une représentation mentale-visuelle d'une certaine connaissance ou expérience est stockée dans une image phraséologique, en fait il s'agit d'un processus de stockage d'informations dans celle-ci. La nature conceptuelle de l'image phraséologique permet la rétention et l'accumulation d'informations culturelles dans une signification phraséologique (ibid. : 427). Les informations culturelles conservées dans les images phraséologiques se multiplient au fil du temps.

Pour illustrer avec des exemples, dans des expressions françaises : *changer de disque* (« parler d'un autre sujet »), *chanter pouilles* (« injurier ; faire des reproches injurieux »), *faire chanter quelqu'un* (« exercer une pression sur une personne »), et *emboucher la trompette* (« faire savoir quelque chose ; porter une information ») nous trouvons arrangement conceptuel interne synthétisé et structuré de l'image des phraséologismes donnés. Ici nous pouvons voir plusieurs constituants conceptuels qui sont réunis d'une manière particulière pour construire l'image en question. Toutes les images sont créées selon le même modèle, en se réfèrent à un seul et même modèle, que nous pouvons appeler « modèle conceptuel macro-métaphorique » (ibid. : 426-427). Les images dans les exemples ci-dessus sont générées par le même modèle conceptuel macro-métaphorique : la communication est une performance musicale. En somme, grâce aux modèles conceptuels macro-métaphoriques, les informations culturelles sont consolidées et accumulées dans une unité phraséologique (Zykova, 2019 : 219).

Mais quel type d'informations culturelles les gens stockent-ils réellement dans des unités phraséologiques ? Il existe trois manières de percevoir le monde : émotionnelle, éthique et esthétique et cinq manières d'acquérir de la connaissance du monde : archétypale, mythologique, religieuse, philosophique et scientifique qui constituent les principaux types d'informations culturelles (Zykova, 2013 : 430). Nous sommes particulièrement intéressés par ces cinq types d'informations culturelles qui diffèrent les unes des autres par les outils mentaux qu'elles utilisent pour comprendre la réalité. Ils se développent au fil du temps et deviennent des moyens permanents de compréhension des phénomènes de la vie (ibid.). Les informations culturelles au signification phraséologique sont stockées sous forme de strates superposées et transmises sous la forme d'une image complète (ibid. : 431). Nous allons maintenant décrire

brièvement les cinq types d'informations culturelles stockées dans des unités phraséologiques, en fournissant un exemple pour chacune d'elles.

Les outils mentaux qui caractérisent la pensée archétypale reposent sur des oppositions binaires archétypaux tels que haut/bas, intérieur/extérieur, gauche/droite, grand/petit, clair/obscur etc. (Teliya, 2006, chez Zykova, 2013 : 431). Ces oppositions conduisent à la formation de concepts primaires fondamentaux de mouvement, de structure, de direction, de taille et bien d'autres. Les oppositions et archétypes binaires naissent d'un contact physique direct avec la réalité au cours duquel ils sont dotés de certaines implications culturelles primaires (Zykova, 2013 : 431.). Par exemple : *n'y voir goutte* (« ne rien y voir ; être dans le noir »), *clair comme de l'eau de roche* (« évident ; parfaitement clair »), *baisser la tête* (« se soumettre avec résignation ; ne pas réagir »), *en haut lieu* (« au sommet ; auprès des instances supérieures »).

L'un des principaux outils mentaux qui nous sert de connaître le monde de la manière mythologique repose dans les anthropomorphismes. Par définition, l'anthropomorphisme est « Tendance à attribuer à Dieu, à un dieu les sentiments, les passions, les idées et les actes de l'homme » (s.v. anthropomorphisme, Larousse, n.d.). Dans ce sens, la pensée humaine est syncrétique parce que les gens se perçoivent comme des éléments inséparables de l'univers. La pensée mythologique contribue à la sacralisation et à la ritualisation de toutes les activités humaines, puis ces processus sont retenus dans des images phraséologiques (Zykova, 2013 : 433) : *demander la lune* (« réclamer quelque chose d'impossible à réaliser »), *décrocher la lune* (« obtenir l'impossible ; réussir un exploit »), *naître sous une bonne étoile* (« avoir beaucoup de chance depuis toujours »), *porter aux nues* (« manifester un grand enthousiasme pour quelque chose ; admirer »).

La manière religieuse de connaître le monde conduit l'homme à se conceptualiser comme un être opposé à la nature. Il divise le monde en naturel et surnaturel et cette relation est comprise à travers l'idée de Dieu. Diverses croyances religieuses et religions peuvent servir d'outils mentaux spéciaux adaptés à la création de significations phraséologiques (Zykova, 2013 : 434) : *bouc émissaire* (« personne sur laquelle on fait retomber tous les torts »), *fruit défendu* (« plaisir interdit et qui en est d'autant plus désirable »), *pomme de discorde* (« un sujet de division ; un sujet de discussion qui divise »), *réduire en poussière* (« réduire à rien ; faire disparaître »).

Les outils mentaux qui nous servent de connaître le monde de la manière philosophique sont : l'analyse logique, la déduction rationnelle, les arguments et les preuves. Tous ces outils visent une réflexion critique sur les problèmes fondamentaux de l'existence. La pensée

philosophique est centrée sur la relation entre l'homme et le monde (ibid. : 436) : à *chacun sa vérité* (« il n'y a pas de vérité objective ; tout est subjectif »), *démêler le vrai du faux* (« résoudre un mystère »), *remettre les pendules à l'heure* (« se mettre d'accord sur une base de discussion pour pouvoir avancer »).

Et en fin, les outils mentaux pour connaître le monde de la manière scientifique sont des théories développées sur la base d'observations impartiales et d'expériences systématiques (Zykova, 2013 : 436). De nombreuses informations scientifiques sont stockées dans des unités phraséologiques françaises : *prouver par a + b* (« démontrer avec rigueur et certitude »), *mettre au jour* (« découvrir »), *passer au crible* (« examiner chaque aspect avec soin »).

La signification phraséologique contient des informations culturelles de toutes sortes qui l'interpénètrent et, dans un certain contexte, se réalisent dans leur ensemble. Les modèles conceptuels macro-métaphoriques soutiennent le stockage d'informations culturelles de haut niveau dans des unités phraséologiques. La strate conceptuelle de signification phraséologique en fait des mécanismes opérationnels et cognitifs de la mémoire culturelle (Zykova, 2013 : 438). Enfin, il faut souligner que le décodage et l'interprétation de tous types ou strates d'informations est un processus extrêmement difficile qui nécessite la consultation d'un grand nombre de sources différentes (Zykova, 2019 : 222).

Aux chapitres suivants, nous allons présenter deux théories qui ont tenté d'expliquer la nature des unités phraséologiques ; leur formation, structure et manière de stocker les informations culturelles en elles-mêmes.

5. Phraséologie du point de vue de la linguistique cognitive

George Lakoff et Mark Johnson sont reconnus pour avoir développé la Théorie cognitive de la métaphore. Dans leur œuvre, *Metaphors We Live By (Les Métaphores dans la vie quotidienne)*, ils ont tenté d'expliquer les fondements cognitifs des principaux mécanismes de métaphorisation dans le langage. Au centre des recherches se trouvent les liens entre le langage et l'esprit. Selon la linguistique cognitive, un grand nombre de locutions sont motivés par des métaphores conceptuelles, ce qui signifie qu'il existe un lien conceptuel entre la signification de ses composants et la signification de l'ensemble (Lakoff, chez Parizoska, 2022 : 12-13). La métaphore représente une capacité humaine par laquelle nous structurons nos expériences avec l'environnement (Parizoska, 2022 : 20). Par exemple, la locution *se mettre le doigt dans l'œil* qui signifie « se tromper grossièrement » nous pouvons comprendre de façon que nous ne comprenons la véritable situation en raison d'une perturbation visuelle. En tant qu'êtres humains, nous comprenons le monde à travers des métaphores et nous les utilisons pour certains phénomènes intangibles tels que les processus mentaux, les sentiments, les valeurs morales, les institutions sociales et politiques (Kövecses, 2005 : 1-2, chez Werkmann, 2010 : 39). Les concepts métaphoriques impliquent la compréhension d'une expérience moins concrète à travers une expérience plus concrète (Lakoff et Johnson, 1980 : 486).

La métaphore nous permet de faire l'expérience d'un domaine d'expérience à travers un autre domaine. Elle réunit deux domaines conceptuels : le domaine source (angl. *source domain*) et le domaine cible (angl. *target domain*), et les expressions figurées sont le résultat d'un mappage (angl. *mapping*) du domaine source au domaine cible (Parizoska, 2022 : 17). Le mappage désigne en fait la connexion de parties individuelles du domaine, c'est-à-dire la correspondance entre deux domaines basés sur l'ensemble des connaissances du locuteur (Werkmann, 2010 : 36).

Dans les expressions suivantes, les deux domaines conceptuels TEMPS et ARGENT sont connectés par des expressions : *le temps c'est de l'argent, gagner du temps, perdre du temps, passer le temps, en temps utile*. Ces locutions sont liées à différents aspects du domaine source TEMPS qui est utilisé pour expliquer le domaine cible ARGENT. Le temps est conceptualisé à travers l'argent. Les domaines conceptuels participent à la création des locutions, et la métaphore conceptuelle est un mécanisme cognitif qui sert de lien entre deux domaines (Lakoff et Johnson, 1980 : 456). Entre autres, les métaphores structurent partiellement nos concepts quotidiens, et cette structure se reflète dans notre langage littéral (ibid. : 469). En d'autres termes, les concepts sont structurés métaphoriquement (ibid.). Dans

locutions, nous trouvons toujours un mot du domaine source, qui dans les exemples ci-dessus était TEMPS. Les métaphores conceptuelles sont des liaisons établies entre certains domaines, et les locutions sont la manifestation linguistique de ces liaisons (Parizoska, 2022 : 18).

L'apparition de métaphores conceptuelles est conditionnée par des facteurs empiriques et culturels, c'est pourquoi certains mappages métaphoriques sont universelles, tandis que d'autres sont culturellement déterminées (ibid. : 18-17). La métaphore conceptuelle LE TEMPS C'EST DE L'ARGENT est de nature universelle pour la plupart des gens dans le monde, à l'exception de certains peuples isolés qui n'ont pas encore atteint les valeurs occidentales.

La métaphore conceptuelle repose également sur la métonymie conceptuelle et les connaissances conventionnelles (Parizoska, 2022 : 19). La métaphore relie deux domaines conceptuels tandis que la métonymie désigne « un concept par l'intermédiaire d'un autre avec lequel il entretient un lien logique » (« Métonymie – figure de style [définition et exemples] », 2019). La locution *demander la main de qqn* est le reflet de la métaphore conceptuelle MAIN POUR UNE PERSONNE, dans laquelle une partie du corps humain fait référence à une personne. Les connaissances conventionnelles représentent les connaissances communes à un groupe de personnes et servent de base à partir de laquelle nous comprenons certains concepts et unités linguistiques comme leur manifestation linguistique (ibid.). Un grand nombre de locutions sont motivés par des mécanismes cognitifs qui servent de lien entre le sens littéral et figuré de l'expression entière. D'après cette théorie, nous pouvons conclure que le sens de la locution provient de la signification de ses composants. Cependant, il faut ajouter que la signification des locutions n'est pas toujours prévisible (Parizoska, 2022 : 23).

Quoi faire lorsqu'il s'agit d'expressions idiomatiques telles que *se parer des plumes du paon* où le sens vient de la construction dans son ensemble. Le sens de cette construction repose sur notre connaissance du fait qu'il n'est pas juste de se vanter des succès des autres. Selon la critique de Dimitrij Dobrovolskij, la *Cognitive Theory of Metaphor* (CTM) ne peut expliquer la figurativité conventionnelle que partiellement. Bien que cette théorie explique les fondements cognitifs des principaux mécanismes de métaphorisation, elle ne se concentre pas sur les différences linguistiques clés entre les unités conventionnelles et innovantes (Dobrovolskij, 2018 : 6). Ce qui manque encore dans la CTM, c'est la composante culturelle cruciale pour expliquer les liens de motivation (ibid.).

Dans son article scientifique Dobrovolskij et Piirainen (2005 : 9) accordent beaucoup d'attention à la métaphore conceptuelle LA COLÈRE EST LA CHALEUR D'UN FLUIDE DANS UN RÉCIPENT (angl. ANGER IS THE HEAT OF A FLUID IN A CONTAINER) que nous retrouvons dans de nombreuses locutions dans de nombreuses langues : *être vert de rage*

(fr.), *biti zelen od zavisti* (cro), *to be green with envy* (angl.). Selon Lakoff, Gibbs et Kövecses cette métaphore est universelle car elle repose sur l'expérience physiologique (Dobrovol'skij et Piirainen : 2005 : 9). Ou plus précisément, la métaphore s'appuie sur la théorie des humeurs (ibid.). « Selon cette théorie, le corps était constitué des quatre éléments fondamentaux, [...] possédant quatre qualités : chaud ou froid, sec ou humide. Ces éléments, mutuellement antagoniques [...] doivent coexister en équilibre pour que la personne soit en bonne santé. Tout déséquilibre mineur entraîne des “sautes d'humeur” » (« Théorie des humeurs », n.d.). Mais, nous rencontrons ici un problème car le contexte culturel concerné est ignoré. Presque tout dans la langue révèle un certain degré de spécificité culturelle. Des concepts émotionnels comme celui ci-dessus ne sont pas universels mais varient d'une culture à l'autre. Ce que les gens disent de leurs émotions ne fait pas partie d'une manière universelle de conceptualiser le monde, mais d'un système sémantique qui prescrit quels signes (verbaux ou non verbaux) doivent être utilisés dans quelle situation (Wierzbicka, 1999 : chez Dobrovol'skij et Piirainen, 2005 : 16). De nombreuses expressions japonaises pour exprimer la colère ne sont pas basées sur des métaphores conceptuelles similaires à celles des langues européennes. Il est impossible de comparer les expressions japonaises pour désigner la colère avec celles de l'anglais américain. Nous prendrons comme exemple l'expression américaine : *have steam coming out of your ears* ('tu as de la vapeur qui sort de tes oreilles') et l'expression japonais : *hara ga tatsu* ('le ventre se lève') qui sont utilisées pour exprimer une grande colère. Les Japonais n'expriment pas ouvertement leur colère, mais la gardent sous contrôle, notamment en public (Matsuki, 1995 ; Tsuji, 1996, chez Dobrovol'skij et Piirainen, 2005 : 15). De nombreux facteurs socioculturels sont cruciaux pour le comportement des gens, pour leur conceptualisation d'une émotion donnée, ainsi que pour l'utilisation de métaphores pertinentes (Matsumoto, 1996 : 86, chez Dobrovol'skij et Piirainen, 2005 : 15). Kövecses écrit que les métaphores sont universelles au niveau abstrait, au niveau de la métaphore conceptuelle, tandis que des variations surviennent dans des expressions linguistiques métaphoriques spécifiques ce qui implique les variations interculturelles (Kövecses, 2005 : 34, chez Werkmann, 2010 : 39). La motivation métaphorique repose en fin de compte sur notre capacité à relier les idées (Pamies Bertrán, 2011 : 34). Toutes ces associations sémantiques et psycholinguistiques sont à la fois la source et le résultat de la diversité des visions du monde des individus ou nations (ibid. : 34-35).

La théorie cognitive de la métaphore visant à découvrir les mécanismes cognitifs généraux de la métaphorisation ne peut pas analyser les caractéristiques irrégulières de locutions, sa sémantique et sa pragmatique. Piirainen dit que les aspects culturels peuvent

influencer les expressions figuratives en ce qui concerne leur lecture littérale (concept source) et leur signification réelle (concept cible) (2008 : 208). C'est pourquoi, l'étude des expressions idiomatiques nécessite d'aborder les codes culturels tels que la religion, la mythologie, les croyances populaires, l'art, et bien d'autres. Pour cette raison, Dobrovolskij et Piirainen ont proposé une nouvelle théorie : « la Théorie du langage figuratif conventionnel » (angl. *Conventional Figurative Language Theory*).

6. Les *idiomes* dans le cadre de la Théorie du langage figuratif conventionnel

L'objectif de ce chapitre sera de clarifier le lien entre la phraséologie figurative et la culture. Il ne suffit pas de décrire les expressions idiomatiques seulement dans le cadre de la phraséologie⁹, mais il faut les décrire dans le cadre d'une théorie spécialement conçue pour décrire les irrégularités des unités figuratives conventionnelles. C'est pourquoi, Dmitrij Dobrovol'skij, le linguiste russe et Elisabeth Piirainen, la linguiste allemande ont développé la « Théorie du langage figuratif conventionnel » (angl. *Conventional figurative language theory*).

D'abord, il est nécessaire de définir le terme phraséologie, phrasème et *idiome* afin d'éviter toute confusion. Selon les chercheurs en phraséologie d'aujourd'hui, la phraséologie est comprise comme l'ensemble des unités fixes, c'est-à-dire des expressions figées ou les éléments du lexique qui dépassent le niveau d'un seul mot mais ne dépassent pas le niveau de la phrase. Mais, dans le cadre de cette théorie, le terme phrasème (ou unité phraséologique) est utilisé comme hyperonyme pour toutes sortes de groupes de mots fixes, tandis que l'*idiome*, un terme qui vient du monde anglophone, est un terme utilisé pour désigner les membres d'un sous-groupe, dont la plupart sont également figuratifs (idiomatiques) (Piirainen, 2008 : 208).

Les *idiomes*¹⁰ ou ce que nous avons identifié plus tôt comme un « phrasème », en tant que catégorie centrale et la plus irrégulière de phrasèmes, représente l'intérêt principal de cette étude. En plus des *idiomes*, cette théorie analyse également d'autres unités phraséologiques : comparaisons (angl. *similes*), collocations restreintes (angl. *restricted collocations*) et proverbes, dont nous expliquerons brièvement les principales caractéristiques un peu plus tard afin qu'elles ne soient pas confondues avec des *idiomes*.

Des unités figuratives conventionnelles du langage diffèrent de toutes les autres sur deux points : elles sont conventionnalisées, ce qui signifierait qu'elles font partie du lexique mental, contrairement aux expressions figuratives librement créées, et elles possèdent deux niveaux conceptuels : de telles unités peuvent être interprétées au niveau de leur lecture littérale et au

⁹ Au centre de l'étude de la phraséologie se trouvent les phrasèmes, c'est-à-dire les phraséologismes, termes créés dans la tradition linguistique d'Europe orientale et centrale. Dans la tradition anglo-américaine, on utilise le terme *idiom*. Dans la littérature, on peut souvent rencontrer l'un et l'autre terme dont les significations ne sont pas exactement les mêmes car ces termes appartiennent à des traditions linguistiques différentes qui les ont définis différemment (Broz, 2015 : 38).

¹⁰ Dans le cadre de ce chapitre, nous utilisons le terme *idiome* (fr. « phrasème ») pour correspondre à la théorie au sein de laquelle nous le trouvons.

niveau de leur sens figuré (Dobrovol'skij et Piirainen, 2008 : 6). Les unités figuratives conventionnelles contribuent bien moins à la structuration de concepts à peine structurés que les métaphores librement créées (Dobrovol'skij et Piirainen, 2022 : 681).

Les comparaisons (ou angl. *similes*) représentent le premier groupe de phrasèmes et peuvent être distinguées par leur structure spécifique de comparaison, constituée d'un sujet de comparaison et d'un moyen de comparaison (Dobrovol'skij et Piirainen, 2022 : 108). Dans un phrasème *fort comme un Turc*, le sujet de comparaison est *fort* et le moyen de comparaison, un *Turc*. Ces deux composants sont reliés par une conjonction *comme* en français et, *kao* et *poput* en croate ou *as* et, *like* en anglais. Les comparaisons se caractérisent par un faible degré d'idiomaticité, mais ces unités linguistiques sont très stables (ibid. : 109). Leur caractère conventionnel repose uniquement sur des facteurs de stabilité, et non sur ceux de l'idiomaticité. Les comparaisons sont des unités figuratives du langage car l'image mentale se situe à l'arrière-plan de telles expressions (ibid. : 110). Les comparaisons montrent bien la différence entre la motivation symbolique et la motivation métaphorique dont nous allons écrire plus tard. En bref, il y a une différence entre expression *manger comme un moineau* et *manger comme un loup*. Le premier exemple est basé sur l'observation réelle selon laquelle les moineaux mangent peu, mais l'image dans le deuxième exemple est fortement soutenue par le symbolisme culturel (ibid. : 112-113).

Les collocations représentent le deuxième groupe de phrasèmes. Ce terme est utilisé pour désigner une combinaison de mots qui apparaissent souvent ensemble mais sont totalement transparents. Habituellement, un élément d'une collocation a une signification particulière qui apparaît seulement en combinaison avec un autre élément. Une collocation est constituée d'un mot prévisible (angl. *collocative base*) et d'un autre plus ou moins imprévisible (angl. *collocator*), comme dans l'expression *se brosser les dents* où le substantif *les dents* peut être remplacé par un autre, *les cheveux*, ce qui nous donne : *se brosser les cheveux*. (Dobrovol'skij et Piirainen, 2022 : 114). Afin que la notion de collocation soit complètement comprise, nous proposerons quelques exemples supplémentaires : *prendre une décision*, *prendre du repos*, *partager ses émotions*, *émotion passagère*, *émotion sincère*. Les collocations peuvent être faites à partir d'un nom en combinaison avec des adjectifs ou des verbes ou un verbe et un nom.

Le troisième groupe comprend les proverbes qui sont selon la linguistique un groupe particulier de phrasèmes. Les proverbes sont traditionnellement étudiés dans le cadre de la parémiologie (Dobrovol'skij et Piirainen, 2022 : 119). La première et principale différence entre les *idiomes* et les proverbes réside dans la forme. Les proverbes ont une structure de phrase contrairement aux *idiomes* qui font partie d'une phrase (phrase verbale, phrase nominale ou

phrase prépositionnelle) (ibid. : 120). Les proverbes expriment une sagesse populaire ou une vérité universelle : *On ne peut être à la fois au four et au moulin* (« ne pas pouvoir être partout à la fois »). Les proverbes conseillent comment se comporter dans certaines situations ou commentent une situation donnée : *Mieux vaut prévenir que guérir* (« il vaut mieux agir en amont que rattraper une erreur après coup »). En plus d'avoir une autonomie discursive, ils peuvent également apporter un soutien moral : *Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir* (« il ne faut jamais perdre espoir »). Les proverbes sont de nature figurative et ont une grande signification culturelle (ibid. : 122-123). C'est un type de phrasème étroitement lié aux *idiomes*. Il existe de nombreux cas où un phrasème peut appartenir au groupe des proverbes et des *idiomes*. Enfin, il convient de noter que les expressions idiomatiques proviennent souvent de proverbes (ibid. : 124-125).

La catégorie de phrasèmes la plus importante pour notre recherche sont les *idiomes*. Ils sont à la fois des unités lexicales conventionnelles et figuratives, contrairement aux métaphores, qui ne sont que figuratives, et aux autres phrasèmes, qui sont conventionnels mais, ils ne sont pas forcément figuratifs (Dobrovol'skij, 2018 : 6). En règle générale, les *idiomes* se caractérisent par un degré élevé d'idiomaticité, ce qui signifie que « le sens global ne peut être déduit de celui des composants » (Pamies, 2011 : 29). Leurs autres caractéristiques importantes sont la stabilité lexicale, c'est-à-dire le figement d'une expression et le fait que les *idiomes* sont unités de plusieurs mots (Dobrovol'skij et Piirainen, 2022 : 98). Il est très important de souligner que les *idiomes* ne diffèrent des autres classes de phrasèmes que par le fait qu'elles présentent un degré plus élevé d'irrégularité. De plus, les *idiomes* sont réinterprétés sur la base de connaissances culturelles partagées (ibid. : 101-102).

Selon la Théorie du langage figuratif conventionnel (angl. CFLT) la caractéristique la plus importante du langage figuratif est un « composant d'image »¹¹, c'est-à-dire les traces de sens littéral héritées du sens figuré. La notion de composant d'image remplace le terme de « mappage » de la linguistique cognitive, car il donne un aperçu des liens pertinents entre la forme lexicale d'un *idiome* et sa signification réelle. L'idée principale de cette théorie est qu'il existe une structure conceptuelle spécifique derrière la signification des unités figuratives. Cette structure conceptuelle est un composant d'image qui sert d'intermédiaire entre la structure lexicale déclenchant « l'image mentale » (angl. *mentale image*) correspondante, « la mémoire étymologique » (angl. *etymological memory*) et la signification réelle des unités figuratives (Dobrovol'skij et Piirainen, 2005 : 26). La mémoire ou « la connaissance étymologique » (angl.

¹¹ Angl. *image component of the meaning of conventional figurative units* (Dobrovol'skij et Piirainen, 2008 : 7).

etymological knowledge) peut influencer les caractéristiques sémantiques ou pragmatiques du composant d'image. Les images mentales associées aux expressions figuratives sont fondamentalement des phénomènes individuels, mais ces images mentales présentent également des aspects intersubjectifs. Le terme « image mentale » est lié au terme « forme interne » (angl. *inner form*), le premier est de nature conceptuelle et le second est de nature sémantique. Une forme interne est un type de relation sémantique-paradigmatique entre le lexème cible et les significations associées à ses éléments constitutifs et/ou à l'image mentale sous-jacente (Dobrovolskij et Piirainen, 2008 : 8-9). Alors, les locuteurs dérivent la forme interne d'une unité lexicale à partir de la signification de ses morphèmes ou mots constitutifs. Donc, le composant d'image est un pont sémantique entre ce qui est dit et ce qui est signifié, entre structure lexicale et sens réel (Dobrovolskij et Piirainen, 2022 : 43). Le composant d'image utilise uniquement les traces du concept original qui sont pertinentes pour la signification réelle de l'*idiome*. Par exemple, dans l'expression *on n'attrape pas les mouches avec du vinaigre* (« on n'obtient rien de personne par la force »), le composant d'image fournit un matériau conceptuel, c'est-à-dire l'idée que l'outil est trop violent, inadéquat pour atteindre le résultat souhaité. Ce fait nous permet de nous concentrer sur les structures conceptuelles qui fournissent un pont sémantique entre les concepts source et cible (ibid. : 52).

Le composant d'image fournit des liens de motivation. La motivation est un pont conceptuel entre le littéral et le figuré. Nous ignorons la plupart du temps le système conceptuel, mais il structure nos activités quotidiennes (Lakoff et Johnson, 1980 : 454). La production d'expressions figuratives repose sur la capacité humaine à conceptualiser certains éléments du monde à travers d'autres domaines d'expérience (Dobrovolskij et Piirainen, 2022 : 685).

Il existe un très petit nombre d'*idiomes* pour lesquels aucun lien compréhensible ne peut être trouvé entre la lecture littérale et le sens figuré qui permettrait une interprétation de l'expression donnée (Dobrovolskij et Piirainen, 2008 : 10). Dans ce sens, différents types de motivation peuvent nous aider à découvrir différents fondements de la figuration. Si l'on sait quel phénomène constitue le lien de motivation pertinent entre la structure lexicale d'un *idiome* et son sens réel, on sait aussi quels éléments linguistiques et/ou conceptuels sont responsables du caractère figuratif de cette expression (Dobrovolskij et Piirainen, 2022 : 78-79). Dobrovolskij et Piirainen distinguent quatre types de motivation : la motivation sémantique, la motivation syntaxique, la motivation basée sur la connaissance textuelle et la motivation basée sur un index (2022 : 191). Les *idiomes* qui appartiennent au premier type de motivation sont les plus pertinents pour notre recherche. La nature sémantique de ce type se manifeste dans la relation entre lecture littérale et figurée. Les expressions idiomatiques à motivation sémantique

peuvent être divisées en plusieurs sous-groupes : métaphores, symboles et coercion (angl. *coercion*) (ibid.). Le composant d'image a la fonction la plus importante dans les *idiomes* motivés par des facteurs sémantiques et par la connaissance textuelle. Tous ces types de motivation existent rarement sous leur forme pure, ils se chevauchent dans la plupart des cas (ibid. : 193). Cependant, compte tenu du sujet de ce mémoire de master, nous nous intéressons particulièrement à la motivation basée sur des symboles, à laquelle nous consacrerons le prochain sous-chapitre.

6.1. Motivation basée sur des symboles

Les *idiomes* appartenant à ce groupe sont sémantiquement motivés par les fonctions symboliques de leurs composants individuels. Il s'agit d'une motivation métonymique où l'accent est mis sur la connaissance de certains symboles culturels. La signification du symbole motive la signification réelle de l'*idiome*. La signification du symbole constitue le noyau du composant d'image de l'*idiome* donné. Alors, le composant d'image s'étend à un composant, et non à l'expression idiomatique dans son ensemble, qui peut alors être séparé des autres éléments de la structure lexicale de l'*idiome*. Ce composant montre une autonomie sémantique pertinente (Dobrovolskij et Piirainen, 2022 : 208-209). La motivation basée sur les symboles repose sur la cohérence entre un concept symbolique dans la langue et des phénomènes symboliques similaires dans des codes culturels pertinents autres que la langue (tels que la mythologie, la religion, les croyances populaires, les coutumes populaires, les contes de fées et bien d'autres) (ibid. : 209). Les symboles sont accompagnés par un très haut degré de conventionnalisation culturelle. Ces unités lexicales Dobrovolskij et Piirainen appellent des « symboles culturels » (ibid.), un terme que nous avons mentionné plus tôt dans ce mémoire de master.

Dans une expression idiomatique *donner de la confiture aux cochons* (« donner quelque chose à quelqu'un qui ne le mérite pas et qui ne sait pas l'apprécier ») on rencontre un concept symbolique et plusieurs types de motivations. Les symboles culturels peuvent être polysémiques (Dobrovolskij et Piirainen, 2022 :210) : la voracité et la saleté sont les fonctions symboliques centrales du *cochon* au même titre que l'avidité et la paresse. Dans la civilisation occidentale, le *cochon* a toujours été considéré comme un animal sale et glouton. Des telles fonctions symboliques du *cochon* apparaissent dans divers *idiomes* et proverbes de diverses langues : *caractère de cochon* (« mauvais caractère »), *jouer un tour de cochon* (« jouer un mauvais tour »), *jesti kao svinja* ('manger comme un cochon'), *biti prljav kao svinja* ('être sale comme un cochon'), et elles sont ancrées dans codes culturels autres que la langue. Le

symbolisme négatif du *cochon* ne repose seulement sur l'expérience réelle du locuteur avec l'animal, mais sur une sémiotisation ancienne qui est apparue parmi les gens à travers les traditions littéraires et narratives, la Bible, les croyances populaires et les contes de fées. Ce type de symbolisation est basé sur une convention (ibid.). Pour comprendre ce type de l'expression idiomatique, il est nécessaire d'activer la signification symbolique derrière l'élément *cochon*. Puis, cette connaissance permet alors d'assimiler le *cochon* à la saleté et à la voracité. Elizabeth Piirainen (2008 : 219) souligne que l'utilisation de telles expressions ne permet pas de tirer des conclusions prématurées sur la mentalité et la vision du monde de ceux qui les utilisent. Dans les exemples avec le *cochon*, on retrouve également ce qu'on appelle le mélange motivationnel (angl. *motivation blending*) entre dénotation (empirique) et connotation (culturelle) (Pamies, 2011 : 32). Dans l'*idiomes* ci-dessus, la motivation basée sur la connaissance textuelle est également présente. L'image évoquée par le sens littéral se rapproche de motifs bibliques bien connus. Cette expression idiomatique fait une référence « à la Bible, et en particulier à l'Évangile de Matthieu où l'on peut lire : [...] ne jetez pas vos perles devant les porcs, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds » (« Donner de la confiture aux cochons », n.d.). Le composant d'image dans ce type de motivation relie l'*idiome* à un texte ou un extrait de texte connu. Cela prouve que différents mécanismes de motivation travaillent ensemble pour créer le sens d'une unité phraséologique.

Comme autre exemple, nous pouvons utiliser des *idiomes* avec fourmi : *travail de fourmi* (« travail long mais efficace ») et *raditi kao mrav* (« travailler comme une fourmi »). Au fil des siècles, le concept de *fourmi* a absorbé et accumulé des fragments de connaissances provenant de sources très différentes de « l'expérience naturelle », à savoir à partir de systèmes de signes culturellement pertinents. Depuis l'Antiquité, les histoires et les fables d'animaux ont joué un rôle majeur dans la création de l'image des *fourmis* travailleuses et persévérantes. Ce concept n'a pas été adopté uniquement sur la base d'un contact réel avec cet insecte, mais à travers sa symbolisation dans différents systèmes sémiotiques (Dobrovolskij et Piirainen, 2022 : 216).

Le lien entre les concepts symboliques et la culture peut être démontré à travers des exemples interlinguistiques et interculturels c'est-à-dire à travers des unités lexicales que Piirainen appelle des *Widespread idioms*¹² (2010 : 18). Dobrovolskij et Piirainen citent comme

¹²Ce sont des expressions idiomatiques qui ont une structure lexicale identique ou similaire et la même signification figurative sous-jacente dans différentes langues, y compris des langues génétiquement et géographiquement éloignées (Piirainen, 2010 : 18).

exemples des *idiomes* contenant le concept de *pain* en soi (ibid. : 215) : *ça ne mange pas de pain* (« ça ne nécessite pas de grande dépense ou de grands efforts »), *to take the bread from someones mouth* (« priver quelqu'un de sa vie ») auxquels nous pouvons ajouter des expressions croates telles que : *izgubiti kruh* ('perdre du pain' – « perdre votre emploi »), *(radim) samo za koricu kruha* ('Je travaille uniquement pour la croûte de pain' – « Je travaille seulement pour pouvoir manger »). Les significations symboliques du *pain* sont la vie, le travail, la source de revenus et les dépenses. Différents *idiomes* accordent une priorité différente aux différents aspects symboliques du *pain*. Le *pain* est devenu un artefact culturel en raison de sa position centrale dans le christianisme (ibid. : 214-215). Le concept du *riz* au Japon est similaire au concept du *pain* en Occident, ce qui montre l'expression japonais : *muda meshi wo kuu* ('manger du riz (cuit) inutile' – « être improductif »). La mythologie, les croyances populaires, les fêtes annuelles et bien d'autres activités culturelles sont étroitement liées au concept de riz au Japon (Ohnuky-Tierney, 1993, chez Dobrovol'skij et Piirainen, 2022 : 216). Les caractéristiques communes peuvent le plus souvent être trouvées dans les domaines des concepts anciens du monde, des croyances populaires, des observations de la nature et des conceptions des parties du corps (Piirainen, 2010 : 26) qui est liée à la période où les langues coexistaient dans un espace multiculturel (ibid.).

Les conventions culturelles rendent possible le lien entre la lecture littérale et le sens réel (lien conceptuel entre le *cochon* et la saleté et la voracité ou entre le *pain* ou le *riz* et l'argent). Afin de découvrir les connexions motivantes pertinentes dans des expressions idiomatiques de ce type, il faut se tourner vers d'autres systèmes sémiotiques que le langage. Les symboles sont basés sur des codes culturels hautement conventionnels et ils font partie de la connaissance tacite des locuteurs qui appartiennent à un certain environnement culturel. Une analyse interlinguistique approfondie est le seul moyen de découvrir les spécificités culturelles d'une certaine communauté (Dobrovol'skij et Piirainen, 2022 : 216).

Dans le prochain chapitre, nous allons donner une définition des symboles du point de vue de la sémiotique culturelle et nous allons montrer leurs caractéristiques les plus importantes. Par ailleurs, nous allons décrire les symboles au sein du langage figuratif conventionnel et montrer comment les reconnaître dans de telles unités.

7. Caractéristiques des symboles dans des unités de langage figuratif conventionnel

Certains éléments de « sémiotique culturelle » sont intégrés à la Théorie du langage figuratif conventionnel. La tradition sémiotique développée dans le cadre de l'école de Tartu-Moscou est appelée sémiotique de la culture. Il s'agissait d'une école de pensée dont le membre principal était l'éminent sémiologue russo-estonien, Youri Lotman. Selon lui, la culture est un ensemble d'informations non héritées et une manière de les organiser et de les stocker (Lotman, chez Zylko, 2001 : 393). La culture est l'ensemble des systèmes sémiotiques à travers lesquels un certain groupe humain établit sa connexion. Lotman distingue le langage naturel comme le système de modélisation principal, contrairement à tous les autres systèmes sémiotiques, appelés systèmes de modélisation secondaires (par exemple, l'art, la littérature, etc.) (ibid.). D'autres systèmes sémiotiques ont été créés sur la base du langage naturel ce qui est l'idée la plus importante de cette école. Autrement dit, le langage naturel constitue le fondement de tous les autres codes culturels (Dobrovol'skij et Piirainen, 2022 : 512-513). La culture génère divers systèmes sémiotiques hétérogènes (Lotman et Uspenskij, 1971 : 857-858, chez Dobrovol'skij et Piirainen, 2022 : 513-514). Au sein de cette école, la culture est décrite comme une mémoire collective qui stocke et traite constamment des informations (ibid. : 514). Il faut accentuer que les unités figuratives conventionnelles qui constituent un phénomène du langage naturel peuvent être comparées à des phénomènes similaires dans les codes culturels secondaires (ibid.).

La définition des symboles diffère selon la discipline qui les étudie. Il n'existe pas de définition universelle des symboles qui serait applicable à toutes les théories.

Du point de vue de la sémiotique culturelle, les symboles permettent de stocker une grande quantité de mémoire culturelle. Dans l'une de ses œuvres les plus significatives, appelée *Universe of the Mind : A Semiotic Theory of Culture*, Lotman présente les principales caractéristiques des symboles du point de vue de sa sémiotique (1990 : 102-103). Tout d'abord, un symbole est un signe dont le contenu sert à indiquer un autre contenu. Ce deuxième contenu du symbole a une plus grande valeur que le contenu primaire, ce qui voudrait dire qu'il est plus abstrait. Puis, le potentiel sémantique d'un symbole est toujours supérieur à n'importe laquelle de ses réalisations. Ensuite, le symbole est indépendant du contexte donné et il est toujours possible de l'isoler sémantiquement et de le déplacer vers un autre contexte où il fonctionnera tout aussi bien. Quel que soit le contexte sémiotique dans lequel on le retrouve (fable, légende, mythe, conte populaire, littérature), il conservera toujours sa signification symbolique (ibid. : 103).

Une autre caractéristique importante des symboles est qu'ils contiennent toujours une strate archaïque qui remonte à l'époque pré-alphabétisée. Un symbole n'appartient jamais seulement à une section synchronique d'une culture, il vient du passé vers le futur. La mémoire d'un symbole est toujours plus ancienne que la mémoire de son contexte textuel non symbolique (ibid.). Il faut ajouter que le symbole est également influencé par le contexte culturel, qui peut le modifier.

Aux caractéristiques des symboles de Lotman nous pouvons ajouter celle de Saussure qui a présenté le trait sémantique du symbole, le sens connotatif. La signification connotative d'un symbole est sa seconde signification dérivée. Alors, un signe devient un symbole lorsqu'un second sens (connotatif) s'ajoute à son sens originel ou primaire. « Le symbole a pour caractère de n'être jamais tout à fait arbitraire ; il n'est pas vide, il y a un rudiment de lien naturel entre le signifiant et le signifié » (Saussure, 1971 : 114). Saussure donne l'exemple du symbole de la justice, la balance qui ne peut être remplacé par aucun autre signe en raison de sa signification connotative (ibid.). Sans cette signification connotative, le concept ou le mot qui le sous-tend ne pourrait pas être un symbole (Dobrovol'skij et Piirainen, 2022 : 533).

Les symboles se situent entre iconicité et convention. Chaque symbole est une image picturale, et chaque image est au moins en quelque sorte un symbole. Un symbole est une image fanée avec une signification dense, la relation entre forme et signification est donc conventionnelle (Averincev, 2001, chez Dobrovol'skij et Piirainen, 2022 : 537). Selon Lotman (1990 : 111), le contenu ne transparaît qu'à travers l'expression, et l'expression ne fait qu'annoncer le contenu.

La dernière et très importante caractéristique des symboles serait le fait qu'ils font partie de la culture, ils sont connectés à la communauté à laquelle ils appartiennent. La signification des symboles change selon la culture dans laquelle ils se trouvent. Ce qui est naturel dans une langue peut être idiosyncratique et conventionnel du point de vue d'une autre langue et culture (Dobrovol'skij et Piirainen, 2022 : 213-214). Par exemple, *un rat* ou *un cochon* auront majoritairement des connotations négatives en Occident, alors que ces mêmes animaux auront des connotations positives en Extrême-Orient, en Chine ou au Japon. Ces valeurs symboliques se reflètent ensuite dans le langage figuratif conventionnel des communautés culturelles respectives (Dobrovol'skij et Piirainen, 2022 : 540). Ce qui nous donne des expressions telles que : *avare comme un rat* (« un usurier ; un avare »), *s'ennuyer comme un rat mort* (« s'ennuyer vraiment beaucoup »), *jouer un tour de cochon* (« jouer un mauvais tour »), *caractère de cochon* (« mauvais caractère ») etc.

Les caractéristiques des symboles ci-dessus reposent sur les principes développés dans le cadre de l'École de Tartu-Moscou et de la linguistique moderne de Saussure et sont applicables à la Théorie des unités figuratives conventionnelles de Dobrovol'skij et Piirainen.

Les symboles sont omniprésents. Les gens les utilisent consciemment et intuitivement dans divers domaines de l'activité humaine, c'est-à-dire dans différents systèmes sémiotiques. Le langage naturel est aussi un système sémiotique où les symboles jouent un rôle important. Dobrovol'skij et Piirainen (2022 : 519) affirment que les études interdisciplinaires sur le symbole et la linguistique ont de nombreux points communs et pourraient se compléter. Malheureusement, ils ne l'ont pas encore fait. Le lien entre eux peut être trouvé dans le langage figuratif conventionnel, dans les expressions idiomatiques et les proverbes (ibid.). Afin de rendre cette affirmation plus claire, nous donnerons des exemples d'expressions idiomatiques avec du pain : *pain quotidien* (« nourriture qui garantit l'existence »), *pour une bouchée de pain* (« pour un montant dérisoire »), *gagner son pain à la sueur de son front* (« gagner sa vie en travaillant »). Il existe une différence entre la fonction symbolique du pain dans la langue et dans la culture. La fonction symbolique du pain dans les unités figuratives conventionnelles est l'argent, les revenus et la survie. Contrairement aux codes culturels, qui font ici référence au christianisme où le pain est le symbole de quelque chose de saint et de sacré (Dobrovol'skij et Piirainen 2022 : 521). Cependant, il n'existe toujours pas d'élaboration plus détaillée de la corrélation des symboles dans le langage et dans d'autres codes culturels, mais les unités figuratives conventionnelles nous montrent où nous pourrions trouver ces rapports.

Mais comment réellement reconnaître un symbole dans des unités figuratives conventionnelles ? Pour qu'un mot soit un symbole, il doit avoir une signification autonome en dehors de l'expression idiomatique donnée. Prenons par exemple l'expression : *l'âne frotte l'âne* (« les sots se complimentent mutuellement »). Le mot *âne* peut être isolé du contexte donné et il va conserver toujours sa signification symbolique. Un *âne* signifie une personne sotte et ignorante. Cette expression idiomatique est motivée par la connaissance culturelle de l'interprétation symbolique du terme *âne*. Pour qu'un certain élément d'une unité figurative conventionnelle soit un symbole, il faut pouvoir l'isoler sans détruire sémantiquement l'expression (Dobrovol'skij et Piirainen, 2022 : 544). De plus, cette unité donnée du langage figuratif conventionnel doit être soutenue par d'autres codes culturels, et doit apparaître souvent dans sa fonction secondaire. L'interprétation de tels signes linguistiques ne repose pas sur la nature, mais sur des connaissances culturelles spécifiques, c'est-à-dire des connaissances symboliques. Les symboles ou les symboles culturels (Dobrovol'skij et Piirainen, 2022 : 545) sont les unités linguistiques qui correspondent uniquement à d'autres codes culturels. Le

concept d'*âne* est lié à une riche tradition symbolique dans divers codes culturels, depuis l'histoire du roi Midas, de la mythologie grecque, en passant par la Bible jusqu'à la littérature. En plus de toutes ses connotations négatives dominantes, l'*âne* d'Orient est également connu pour son travail acharné, sa persévérance et sa vigueur ce que la Bible nous prouve : „Pousse des cris de joie, fille de Jérusalem ! Voici, ton roi vient à toi ; Il est juste et victorieux, Il est humble et monté sur un âne, Sur un âne, le petit d'une ânesse“ (« Anes », n.d.). La présence de connaissances culturelles varie en fonction des circonstances de transmission des codes culturels respectifs. Par exemple, le *renard* sera rusé et prudent tant qu'il y aura des fables, des histoires et des dessins animés qui confirment cette affirmation. Les locuteurs n'utilisent pas seulement des unités figuratives conventionnelles avec leur sens réel mais établissent également un lien entre sa structure lexicale prise au sens littéral et son sens réel (Dobrovol'skij et Piirainen, 2022 : 548).

Il convient de noter que le domaine des animaux est l'un des plus productifs en matière de génération de symboles culturels. Ce domaine montre le mieux le lien très significatif entre le langage figuratif conventionnel et la culture.

Lotman a dit que le symbole sert de pont entre le monde rationnel et mystique (Lotman, 1990 : 102). Différents codes culturels ont contribué au développement de symboles, parmi lesquels les plus importants sont : les religions, les mythes, les épopées populaires, les contes de fées, les fables, les croyances populaires, les coutumes populaires, les traditions ethniques, la philosophie, la littérature, la musique et les arts divers (Dobrovol'skij et Piirainen, 2022 : 570).

Pour les besoins de ce chapitre et de ce mémoire de master nous avons inclus les caractéristiques et définitions des symboles les plus pertinentes dans le cadre de la sémiotique culturelle qui correspondent le mieux à notre vision des symboles. Les symboles ou ce que nous avons précédemment identifié comme culturèmes, en tant que vaste réservoir de connaissances culturelles diverses, sont capables de motiver la création d'un grand nombre d'unités figuratives conventionnelles. Ces unités linguistiques contribuent de manière significative à la communication quotidienne entre les gens.

Dans le prochain et dernier chapitre de ce mémoire, nous aborderons la question de la traduction des unités linguistiques à connotation culturelle. Nous présenterons les solutions possibles ainsi que les pièges d'une telle traduction.

8. Pièges et stratégies de traduction d'unités phraséologiques

Les barrières linguistiques et culturelles peuvent être surmontées grâce à la traduction, qui est également un moyen d'échange et d'enrichissement culturel. Le traducteur joue un rôle clé dans ce processus, il est « prospecteur des différences, explorateur de territoires culturels inconnus [...] celui qui, dans sa reconnaissance de l'autre, change les perspectives de sa communauté » (Cordonnier, 2002 : 41). Le traducteur peut y réussir plus ou moins, car les concepts liés à la culture lui posent plus de problèmes que tous les autres. Les problèmes de traduction dus à des éléments culturellement spécifiques sont causés par le contexte de la tradition culturelle à laquelle chaque langue est liée, puisqu'il n'existe pas de langue culturellement neutre (Newmark, 1988 : 78, chez Brădeanu, 2011 : 73). « L'existence de la diversité culturelle du Monde met en opposition distinctive des manières de penser, de sentir et d'agir, de construire son expression verbale » (Untilă, 2012 : 143).

En ce sens, la phraséologie représente l'un des plus grands pièges de la traduction, car il s'agit d'unités lexicales liées à la culture. Les unités phraséologiques sont caractérisées par un haut degré de spécificité culturelle et linguistique car elles ont été créées dans des réalités socioculturelles, historiques et ethnographiques spécifiques à une communauté linguistique. Il existe deux défis clés que le traducteur doit réussir à surmonter pour traduire de tels éléments lexicaux : la capacité à reconnaître les unités phraséologiques dans le texte et l'interprétation correcte de leur sens. Il est parfois difficile de saisir toute la gamme de connotations culturelles que véhiculent de telles unités linguistiques, surtout si la culture source et cible sont très éloignées (Brădeanu, 2011 : 74).

Il ne faut pas s'attendre à trouver des unités équivalentes dans la langue cible pour chaque unité de la langue source. Même si nous trouvons des éléments lexicaux qui correspondent dans deux langues, ils peuvent avoir des connotations différentes ou ne pas être transférables de manière pragmatique (Brădeanu, 2011 : 75).

Les unités phraséologiques sont rarement accessibles aux lecteurs étrangers cependant, le traducteur doit essayer de les rapprocher de ses lecteurs. Dans son article consacré à la traduction de lexiques à connotation culturelle, Ligia Brădeanu s'appuie sur quelques stratégies de traduction présentées par Vinay et Darbelnet dans sa *Stylistique comparée* (Vinay et Darbelnet, 1958 : 46-54, chez Brădeanu, 2011 : 76-78).

Brădeanu (2011 : 76) souligne l'équivalence comme la stratégie centrale et la plus adéquate pour traduire de telles unités. Il s'agit de décrire la même situation que dans l'original en utilisant une formulation complètement différente. « [I] est possible que deux textes rendent

compte d'une même situation en mettant en œuvre des moyens stylistiques et structuraux entièrement différents » (Vinay et Darbelnet, 1958 : 52). La plupart des équivalences sont figées et se réfèrent à une liste phraséologique d'*idiomes*, de proverbes, de locutions adjectivales et bien d'autres (ibid.). Les unités phraséologiques représentent le meilleur exemple d'équivalences : *faire d'une mouche un éléphant, od muhe praviti slona* signifiant « exagérer » ou *when the cat's away, the mice will play, kad nema mačaka, miševi kolo vode* qui signifie « une fois l'autorité en place absente, tout est permis ».

Cependant, les cas d'équivalences absolues sont rares par rapport au cas des équivalences partielles qui sont plus fréquents (Brădeanu, 2011 : 76). Parce que différentes langues suivent des chemins différents dans la réinterprétation sémantique, c'est-à-dire dans la création d'un sens figuré basé sur un sens littéral (Piirainen, 2008 : 220). Les équivalences partielles sont des unités phraséologiques qui ont une signification similaire dans une langue cible mais, elles ont constitué d'unités lexicales différentes : *ne pas valoir un pet de lapin* ou en croate *ne vrijediti ni pišljiva bobu* dans la signification « n'avoir aucune valeur ». Certains linguistes proposent d'ajouter une note en bas de page qui offrirait aux lecteurs une traduction littérale et une explication de l'unité phraséologique originale (Brădeanu, 2011 : 76). Roger Caillois rejette l'existence de tout équivalent dans le langage car « aucun mot, même le plus ordinaire, ne constitue l'équivalent exact du mot étranger correspondant : il possède inévitablement des connotations sémantiques différentes » (1971 : 539).

Lorsque les équivalences dans la langue cible ne peuvent être trouvées, il existe plusieurs stratégies de traduction qui peuvent être appliquées. Tout d'abord une traduction littérale, une stratégie que de nombreux linguistes désapprouvent parce que le sens de l'unité phraséologique traduite de cette manière s'écarte généralement toujours de l'original (Gurillo, 2001 : 93, chez Brădeanu 2011 : 77). Par exemple, il est impossible de traduire littéralement une expression française : *vivre comme un coq en pâte* en croate puisqu'une telle traduction n'aura aucun sens pour les locuteurs croates.

Une autre stratégie est ce que Vinay et Darbelnet appellent « la transposition » : « le procédé qui consiste à remplacer une partie du discours par une autre, sans changer le sens du message » (Vinay et Darbelnet, 1958 : 50). En d'autres termes, il s'agit d'une traduction par paraphrase. L'unité phraséologique de l'original est remplacée dans la traduction par une série de mots sans signification idiomatique qui expriment le sens global véhiculé par l'unité originale. Cette stratégie est souvent accompagnée d'une explication (Brădeanu, 2011 : 77) qui inclut l'ajout de phrases explicatives et de notes en bas de page (Shuttleworth & Cowie, 1997 : 55, chez Brădeanu, 2011 : 77).

Comme technique suivante, Brădeanu souligne « la transcription » ou « le transfert » (Newmark, 1988 : 81) afin de préserver toutes les couleurs locales, quand même il est conseillé de remplacer une telle technique par une « neutralisation » (Brădeanu, 2011 : 78). En appliquant cette stratégie, les couleurs locales sont perdues car le mot est traduit par un élément plus général (supérieur) ou par un élément plus neutre et moins expressif (Baker, 1992 : 26, 28, chez Brădeanu, 2011, 78).

Il existe également des situations où les unités phraséologiques sont omises dans le texte cible. Cette stratégie est utilisée par le traducteur lorsqu'il ne parvient pas à trouver un équivalent approprié ou à paraphraser la situation donnée pour des raisons stylistiques. Cette stratégie s'accompagne souvent d'une compensation de ce que Vinay et Darbelnet appellent « l'adaptation ». « [I]l s'applique à des cas où la situation à laquelle le message se réfère [...] doit être créée par rapport à une autre situation, que l'on juge équivalente » (Vinay et Darbelnet, 1958 : 52-53).

L'objectif du traducteur doit être de rendre les unités phraséologiques accessibles à quelqu'un qui ne connaît pas la culture de la communauté d'où est issue une œuvre littéraire. Il faut essayer de préserver toutes les images culturelles sur lesquelles reposent les unités phraséologiques. Newmark (1988 : 81-82, chez Brădeanu, 2011 : 78) écrit qu'il est très utile d'utiliser plusieurs techniques de traduction en même temps pour éviter tout malentendu.

Les unités phraséologiques et les proverbes, révèlent des différences et des lacunes entre les langues qui peuvent parfois être surmontées à l'aide de ces stratégies mais, pas toujours, car il existe parfois de grandes différences culturelles entre les langues. « [L]intraduisibilité des "lacunes phraséologiques" [...] n'est pas nécessairement liée à l'inexistence d'un des composants lexicaux du phrasème [...] dans la langue cible, mais aussi – et surtout – aux particulières connotations culturelles » (Teliya, 1996, Szerszunowicz, 2012b, chez Pamies Bertrán et Chunyi, 2014 : 20).

Le roman francophone, intitulé *Shuni*¹³ traduit en croate est un bon exemple d'œuvre littéraire où l'on rencontre un lexique culturellement déterminé. Bien qu'il ne s'agisse pas nécessairement d'unités phraséologiques contenant des culturèmes en soi, le texte regorge d'unités linguistiques déterminées culturellement. La traduction de ce roman montre clairement que toute traduction doit conserver les couleurs locales, tout en gardant le texte compréhensible

¹³ Ce roman de l'auteur Naomi Fontaine a été publié par la maison d'édition Leykam International en Croatie en 2023 et traduit par Barbara Banović, Hilda Bednjanec, Daniela Grabar et Ivana Kasalo sous la direction de Vanda Mikšić.

pour le lecteur cible, donc il faut un équilibre entre les deux. Dans la traduction de ce roman les mots issus de la langue innu ont été conservés dans leur forme originale et leur explication se retrouve dans une note en bas de page ou dans le texte lui-même. C'est par exemple le cas du mot *makushan*, *nikuss* ou *tshinashkumitin*. Pour la traduction de mots comme *ski-doo* et un *casse-croûte*, une procédure de neutralisation a été effectuée. Ces mots ont été remplacés par des termes plus généraux en croate comme *motorne saonice* et *zalogajnica*. Les mots *fleuve* et *rivière* que l'on retrouve dans la même phrase sont simplement traduits par le mot *rijeka*, ce qui est un cas d'omission. En raison de sa connotation différente, l'expression *mon loup* a été traduite en croate par *moja ribice* ('mon poisson'). D'un autre côté, l'expression *ourse noire* peut aussi être traduite littéralement en croate : *crna medvjedica* car les deux expressions ont la même symbolique dans les deux langues. Afin de préserver les couleurs locales, les unités de mesure telles que les *miles* et *pieds* sont traduits littéralement en croate comme *milja* et *stopa*.

En fin de compte, le choix des stratégies de traduction dépendra du « type et genre de textes littéraires, destinataires, variétés linguistiques et finalités » (Lungu-Badea, 2012 : 279).

Sur la base de ce fait, il est possible de distinguer plusieurs types de relations entre les culturèmes, c'est-à-dire des symboles culturels dans deux langues (Pamies, 2017 : 108) que l'on retrouve au sein des unités phraséologiques.

La première est une relation de « congruence complète » (angl. *complete coincidence*). C'est le cas lorsque les deux unités lexicales sont des culturèmes et ont les mêmes valeurs symboliques, comme les expressions idiomatiques avec l'*cochon* en croate et en français : *manger comme un cochon* (« se nourrir salement ; manger de façon gloutonne ») et *jesti kao svinja* (« manger trop »). Dans les deux cultures, le cochon symbolise l'intempérance et la saleté.

Le deuxième type de relation entre les culturèmes est « la divergence totale » (angl. *complete divergence*). Ces sont des culturèmes qui n'existent que dans une seule langue ou dans les deux langues mais ne partagent pas les mêmes valeurs symboliques. Le symbolisme du *taureau* et de la *corrida* a une forte valeur symbolique en espagnol contrairement à d'autres langues (Pamies 2017 : 102).

Et le troisième type de relation est « la congruence partielle » (angl. *partial coincidence*). Ces culturèmes existent dans deux langues, mais ne partagent qu'une partie de leurs valeurs. En langue française, un *ours* désigne quelqu'un de mal élevé, maladroit et étourdi, comme en témoignent des expressions idiomatiques telles que : *ours mal léché* (« personne peu sociale ; individu rustre »), *pavé de l'ours* (« action accomplie avec une bonne intention mais qui, par maladresse, se retourne contre celui que l'on voulait aider »), *vendre la peau de l'ours*

avant de l'avoir tué (« se flatter trop tôt d'un succès »). Dans la langue russe, *l'ours* porte, en plus de celles-ci, d'autres significations symboliques telles que la surdité et la lâcheté : *Медведь на ухо наступил* ('l'ours lui a marché sur l'oreille') signifiant « qui n'a pas d'oreille musicale » et *Медвежья болезнь* ('maladie de l'ours') qui signifie « avoir la diarrhée à cause de la peur ».

De plus, deux culturèmes différentes dans deux cultures éloignées peuvent avoir la même fonction symbolique, comme la symbolique du *pain* dans l'Ouest et du *riz* en Extrême-Orient. Afin que « le culturème fonctionne comme un signe il doit être sémiotiquement reconnu, pour être sémantiquement compris » (Lungu-Badea 2012 : 282). Si nécessaire, le traducteur doit avertir le lecteur de la signification particulière du mot dans un contexte particulier afin d'éviter tout malentendu. Certaines expressions idiomatiques ne peuvent être trouvés que dans les limites d'une seule langue, tandis que d'autres sont largement répandus dans le monde entier (Piirainen, 2010 : 22).

Le destin des unités phraséologiques et, donc des culturèmes est entre les mains des traducteurs qui, en fonction de leurs connaissances et compétences, tenteront de choisir la meilleure stratégie de traduction. Cela confirme le fait que « la traduction [est] une opération relative dans son succès » (Untila, 2012 : 137) parce que dans la pratique, il est impossible de conserver complètement toutes les informations culturelles. Cependant, « [i]l faut accepter le fait et se féliciter [quand] la traduction transmette une bonne part de la culture de l'Autre, rapprochant ainsi les peuples (Lederer, 1998 : 168).

9. Conclusion

Bien souvent, les gens ne se rendent pas compte à quel point la langue est imprégnée de la culture. C'est pourquoi le but de ce mémoire de master était de montrer comment le langage stocke la culture en elle-même. Par diverses méthodes, nous avons montré pourquoi certaines unités linguistiques sont culturellement connotées, quelles informations y sont stockées et de quelle manière, puis nous avons discuté de leur capacité de transfert interlinguistique. Dans ce travail nous avons également souligné la raison pour laquelle la traduction d'un lexique à connotation culturelle constitue un si grand défi pour les traducteurs. Chaque langue conduit ses locuteurs sur son propre chemin dans la conceptualisation de la réalité extra-linguistique, qui se reflète ensuite dans la langue à travers des expressions figuratives. La phraséologie est un miroir de la culture nationale et de la vision du monde (Pamies, 2008 : 208), car derrière les unités figuratives se cachent différentes parties du savoir culturel.

Les culturèmes ou ce que nous avons identifié comme symboles culturels sont à l'origine de nombreuses expressions métaphoriques dans la langue. Les culturèmes fonctionnent comme un énorme réservoir de connaissances culturelles, constamment accumulés par de nouvelles informations et expériences, modifiées et transmises aux générations suivantes. Ce processus peut être réalisé grâce à la transposition intersémiotique, qui implique la traduction du contenu conceptuel de différents domaines sémiotiques de la culture en signes phraséologiques, c'est-à-dire le transfert de symboles d'un système non linguistique à un système linguistique. Le lien de motivation entre la lecture littérale et figurative de ces composantes est établi grâce à la connaissance sémiotique du symbole donné dans un système de signes culturellement pertinent qui n'est pas le langage. Mais aussi à l'aide de la structure conceptuelle qui se trouve à l'arrière-plan des expressions figuratives, que Dobrovolskij et Piirainen appellent le composant d'image.

En outre, notre travail a indiqué que la motivation basée sur les symboles n'est pas causée par une comparaison entre les domaines source et cible, comme l'explique la Théorie cognitive de la métaphore, mais plutôt par le lien entre un concept symbolique dans le langage et des phénomènes symboliques similaires dans d'autres cultures des codes autres que la langue. La Théorie des unités figuratives conventionnelles nous a aidé à parvenir à cette conclusion, parce qu'elle a accordé davantage d'attention aux aspects de la culture au sein de la langue. Suivant cette théorie, nous avons donné la plus grande attention aux unités phraséologiques, c'est-à-dire des *idiomes*, qui sont caractérisés par un haut degré de conventionnalisation basée sur la culture. Dans les *idiomes*, les symboles culturels se manifestent principalement dans leur élément constitutif clé qui peut être sémantiquement isolé tout en préservant son autonomie,

comme nous l'a montré Lotman. Pourtant, les *idiomes* sont un produit fini du lexique mental car ils ne peuvent pas être assemblés librement en discours comme tous les autres phrasèmes. Cependant, la caractéristique la plus significative de l'*idiome* est le degré élevé d'irrégularité, c'est pourquoi nous devons recourir à divers codes culturels tels que les croyances populaires, la mythologie, la religion, la philosophie, la science et bien d'autres pour analyser des telles unités de langage.

Toutes les unités phraséologiques ne peuvent pas fonctionner de la même manière dans toutes les cultures, ce qui se reflète directement dans le choix des stratégies de traduction. En fait, les culturèmes représentent l'un des éléments les plus complexes de l'adaptation interculturelle. Le résultat final de la traduction repose en grande partie sur le traducteur qui doit être capable de reconnaître toutes les connotations culturelles du texte source et les préserver dans le texte cible.

De plus, nous pensons que les traductions enrichissent la culture dans laquelle le texte étranger est entré parce qu'elles donnent un aperçu de la vie d'autres nations et cultures. Grâce à la traduction, nous pouvons découvrir les différences et les similitudes entre les gens, ce qui finira certainement par nous rapprocher.

Pour conclure, nous trouvons que ce mémoire de master laisse place à une élaboration encore plus détaillée de ce phénomène culturel dans le langage. La prochaine étape logique serait de créer un corpus multilingue d'expressions à connotation culturelle. Une telle recherche interculturelle nous permettrait de voir les différences et les similitudes entre des unités phraséologiques dont l'origine est souvent motivée par des symboles culturels qui peuvent différer sensiblement d'une culture à l'autre. À terme, l'émergence d'un tel corpus conduirait à la création d'un dictionnaire multilingue d'équivalents phraséologiques, ce qui contribuerait de manière significative au travail du traducteur.

10. Bibliographie

1. Alic, L. (2020). « Culturemes, Agentivity, Contrastivity » dans *European Cultural Community: Selected Papers from the 9th International Conference: Redefining Community in Intercultural Context* (éd.) Henri Coanadă. 7-9 mars 2020. Cluj-Napoca, Roumanie, p. 81-86. Air Force Academy Publishing House. Disponible sur : https://www.afahc.ro/ro/rcic/2020/rcic'20/volum_2020/081-086%20Alic.pdf (consulté le 10 mars 2024)
2. Anthropomorphisme. (n.d.). Dans *Larousse* <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/anthropomorphisme/3906> (consulté 25 mars 2024)
3. Anes. (n.d.). Dans *Knowing Jesus* <https://bible.knowing-jesus.com/Fran%C3%A7ais/topics/Anes> (consulté le 27 mars 2024)
4. Blaževac, K. (1992). *Hrvatsko francuski frazeološki rječnik : s kazalom francuskih frazema*. Zagreb : Zavod za lingvistiku Filozofskog fakulteta Sveučilišta u Zagrebu.
5. Broz, V. (2015). « Frazeologija sve u šesnaest: motiviranost značenja numeričkih frazema u hrvatskome ». *Filologija*. n°64, p. 37-56. Disponible sur : <https://hrcak.srce.hr/153437> (consulté le 5 mars 2024)
6. Brădeanu, L. (2011). « Translating Culture-Bound Lexical Units: 'a Tough Row to Hoe' ». *Studii de gramatică contrastivă*. n°15, p. 71-80. Disponible sur : <https://www.ceeol.com/search/article-detail?id=674251> (consulté le 10 janvier 2024)
7. Caillois, R. (1971). « Limites de la traduction ». *Revue des Deux Mondes (1829-1971)*, Vol. 1, p. 537-545. Disponible sur : <https://www.revuedesdeuxmondes.fr/wp-content/uploads/2016/11/bfd9b188a415715e281cee4f42ffec34.pdf> (consulté le 11 janvier 2024)
8. Coman, D., Selejan, C. (2019). « The Limits of (Un)translatability: Culturemes in Translation Practice ». *Transylvanian Review*. Vol. 38, n°1, p. 301-313. Disponible sur : https://www.researchgate.net/publication/336275616_The_Limits_of_Untranslatability_Culturemes_in_Translation_Practice (consulté le 10 février 2024)
9. Cordonnier, J.-L. (2002). « Aspects culturels de la traduction : quelques notions clés ». *meta* [En ligne]. Vol. 47, n°1, p. 38-50. Disponible sur : <https://www.erudit.org/en/journals/meta/2002-v47-n1-meta691/007990ar.pdf> (consulté le 15 janvier 2024)

10. Cave, J. (2019). « What is Saudade? » Dans *Portugalist.com*
<https://www.portugalist.com/what-is-saudade/> (consulté le 24 mars 2024)
11. Dobrovol'skij, D., Piirainen, E. (2008). « Conventional Figurative Language Theory and idiom motivation ». *Yearbook of Phraseology*. Vol. 9, n°1, p. 5-30. Disponible sur :
<https://www.degruyter.com/document/doi/10.1515/phras-2018-0003/html?lang=en> (consulté le 20 février 2024)
12. Dobrovol'skij, D., Piirainen, E. (2005). « Cognitive theory of metaphor and idiom analysis » *Jezikoslovlje*. Vol. 6, n°1, p. 7-35. Disponible sur : <https://hrcak.srce.hr/file/48919> (consulté le 15 mars 2024)
13. Dobrovol'skij, D., Piirainen, E. (2022). *Figurative Language: Cross-Cultural and Cross-Linguistic Perspectives*. Berlin : Mouton de Gruyter.
14. Donner de la confiture aux cochons. (n.d.). Dans *L'Interanute*
<https://www.linternaute.fr/expression/langue-francaise/588/donner-de-la-confiture-aux-cochons/> (consulté 25 mars 2024)
15. Eshuan, H. (2018). « Perevod kul'turem v sostave morfem (Na primere morfem so znacheniem lokalizacii). » *Sovremennaja nauka : aktual'nie problemi teorii i praktiki*. n°8, p. 184-188. Disponible sur : <http://nauteh-journal.ru/index.php/2/2018/%E2%84%9608/30451299-f692-4df5-a74a-f6d7382fa4e0> (consulté le 21 janvier 2024)
16. Esprit. (n.d.). Dans *Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales*
<https://www.cnrtl.fr/definition/esprit> (consulté le 25 mars 2024)
17. Galisson, R. (1988). « Cultures et lexicultures. Pour une approche dictionnaire de la culture partagée. » *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*. Vol. 7, p. 325-341. Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/cehm_0180-9997_1988_sup_7_1_2133 (consulté le 25 janvier 2024)
18. Métonymie – Figure de style [définition et exemples]. (2019). Dans *La langue française*
<https://www.lalanguefrancaise.com/linguistique/metonymie-definition-exemples> (consulté le 24 février 2024)
19. Lakoff, G., Johnson, M. (1980). « Conceptual Metaphor in Everyday Language ». *The Journal of Philosophy*. Vol. 77, n°8, p. 453-486. Disponible sur :
<https://www.jstor.org/stable/2025464> (consulté le 20 mars 2024)
20. Le tablier, c'est tout un symbole (2015). Dans *Roi du tablier*
<https://www.roidutablier.com/blog/le-tablier-cest-tout-un-symbole/> (consulté le 28 avril 2024)

21. Lederer, M. (1998). « Traduire le culturel : la problématique de l'explication ». *Palimpsestes*. n°11, p. 161-172. Disponible sur : <https://journals.openedition.org/palimpsestes/1538> (consulté le 20 mars 2024)
22. Liebmann, F. (2022). *Kulturemi u romanima Ive Andrića*. Zagreb : Durieux.
23. Lotman, Y. (1990). *Universe of the mind: A Semiotic Theory of Culture*. Bloomington et Indianapolis : Indiana University Press, traduit par Ann Shukman.
24. Lungu-Badea, G. (2012). « Traduire ou ne pas traduire le nom propre-culturème, telle est la question ». *Jezici i kulture u vremenu i prostoru* (éd.) Snežana Gudurić, p. 275-284. Novi Sad : Filozofski fakultet. Disponible sur : https://www.academia.edu/3279829/Traduire_ou_ne_pas_traduire_le_nom_propre_cultur%C3%A8me_telle_est_la_question (consulté le 18 janvier 2024)
25. Lungu-Badea, G. (2022). « Sur les realia, les culturèmes et les mêmes. Conceptualisation et traduction » dans *Conférence : Les Hommes, l'Espace, la Nature : Questions traductologiques*. 28 octobre 2022. Université de Caen. Disponible sur : https://www.researchgate.net/publication/364819834_Sur_les_realia_les_culturemes_et_les_memes_Conceptualisation_et_traduction (consulté le 29 janvier 2024)
26. Newmark, P. (1988). *A Textbook of Translation*. Hempstead : Prentice-Hall International.
27. Pamies Bertrán, A. (2008). « Comparaison inter-linguistique et comparaison interculturelle ». *Traduction, proverbes & Traductologie* (éd.) Michel Quitout, p. 143-156. Paris : Éditions L'Harmattan, p. 143-156.
28. Pamies Bertrán, A. (2011). « A propos de la motivation phraséologique ». *Linguo-cultural competence and phraseological motivation*, (éd.) A. Pamies et D. Dobrovolskij, p. 25-39. Baltmannsweiler : Schneider Verlag Hohengehren.
29. Pamies Bertrán, A., Chunyi L. (2014). « L'intraduisible ? Dîtes-le avec des fleurs : Botanismes figuratifs et spécificité culturelle ». *Figurative Sprache : Festgabe für Dmitrij O. Dobrovolskij* (éd.) Martine Dalmas, Elisabeth Piirainen et Natalia Filatkina, p. 19-40. Tübingen : Stauffenburg. Disponible sur : https://www.academia.edu/19900945/PAMIES_Antonio_and_LEI_Chunyi_2014_Lintraduisible_D%C3%A8tes_le_avec_des_fleurs_Botanismes_figuratifs_et_sp%C3%A9cificit%C3%A9_culturelle_In_Dalmas_M_Piirainen_E_and_Filatkina_N_eds_Figurative_Sprache_Festgabe_f%C3%BCr_Dmitrij_O_Dobrovolskij_T%C3%BCbingen_Stauffenburg_19_40 (consulté le 4 janvier 2024)
30. Pamies, A. (2017). « The Concept of Culturème from a Lexicographical Point of View ». *Open linguistics* [En ligne]. Vol. 1, n°3, p. 100-114. Disponible sur :

- <https://www.degruyter.com/document/doi/10.1515/opli-2017-0006/html> (consulté le janvier 2024)
31. Parizoska, J. (2022). *Frazeologija i kognitivna lingvistika*. Zagreb : Srednja Europa.
 32. Piirainen, E. (2008). « Figurative phraseology and culture ». *Phraseology*, (ed.) S. Granger et F. Meunier, p. 207-228. Steinfurt : John Benjamins Publishing Company. Disponible sur : https://www.researchgate.net/publication/298816297_13_Figurative_phraseology_and_culture (consulté le 9 janvier 2024)
 33. Piirainen, E. (2010). « Common features in the phraseology of European languages: Cultural and areal perspectives » dans *Phraseologie: global, areal, regional : Akten der Konferenz EUROPHRAS* (éd.) Jarmo Korhonen. 13-18 août 2008. Helsinki. p. 15-27. Narr. Disponible sur : https://www.academia.edu/2357942/Common_features_in_the_phraseology_of_European_languages_cultural_and_areal_perspectives (consulté le 24 mars 2024)
 34. Plassard, F. (2022). « Les realia au coeur du débat traductologique ». *A propos des realia. Littérature, traduction et didactique des langues* (éd.) M. Al-Zaum, S. Boustani, H. Medhat-Lecocq, F. Pejaska-Bouchereau. Editions des Archives contemporaines. Disponible sur : <https://hal.science/hal-03849211/> (consulté le 21 janvier 2024)
 35. Poshlost'. (n.d.). Dans *Akademik* <https://dic.academic.ru/dic.nsf/ushakov/965926> (consulté le 25 mars 2024)
 36. Saussure De, F. (1971) *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot
 37. Sémiot, R. (1979). Realia. Dans : *Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales* <https://www.cnrtl.fr/definition/realia> (consulté le 10 janvier 2024)
 38. Théorie des humeurs. (n.d.). Dans *Techno science* <https://www.techno-science.net/glossaire-definition/Theorie-des-humeurs.html> (consulté le 29 mars 2024)
 39. Untilă, V. (2012). « Culture(s), langues-cultures, culturèmes, équivalences ». *Intertext*. Vol. 24, n°3-4, p. 135-145. Disponible sur : https://ibn.idsi.md/ro/vizualizare_articol/21117 (consulté le 18 janvier 2024)
 40. Vinay, J.-P., Darbelnet, J. (1958). *Stylistique comparée du français et de l'anglais*. Paris : Didier.
 41. Werkmann, A. (2010). « Konceptualna metafora život je kocka u kontekstu univerzalnosti i varijabilnosti konceptualnih metafora u engleskom i hrvatskom ». *Hrvatistika*. Vol. 4, n°4, p. 35-45. Disponible sur : <https://hrcak.srce.hr/file/121409> (consulté le 17 janvier 2024)
 42. Zykova, I. V. (2019). *Konceptosfera kulture i frazeologija : teorija i metode lingvokulturološkog proučavanja*. Zagreb : Srednja Europa, traduit par Branka Barčot.

43. Zykova, I. V. (2013). « Phraseological Meaning as a Mechanism of Cultural Memory ». *Research on Phraseology Across Continents* (éd.) J. Szerszunowicz, B. Nowowiejski, K. Yagi & T. Kanzaki, Vol. 2, p. 422-441. Bialystok : University of Bialystok Publishing House. Disponible sur : https://iling-ran.ru/zykova/phraseological_meaning.pdf (consulté le 30 janvier 2024)
44. Zylko, B, (2001). « Culture and Semiotics: Notes on Lotman's Conception of Culture ». *New Literary History*. Vol. 32, n°2, p. 391-408. Disponible sur : [Culture and Semiotics: Notes on Lotman's Conception of Culture on JSTOR](#) (consulté le 10 février 2024)

Ressources :

URL 1 : Akademik <https://academic.ru/>

URL 2 : Baza frazema hrvatskog jezika <http://frazemi.ihjj.hr/>

URL 3 : Burido <https://burido.ru/frazeologizmy-s-medvedem/>

URL 4 : Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales <https://www.cnrtl.fr/>

URL 5 : Encyclopédie Larousse <https://www.larousse.fr/>

URL 6 : Expressio <https://www.expressio.fr/>

URL 7 : Frazeološki rječnik <https://frazeoloski-rjecnik.eu/ž>

URL 8 : Glosbe Dictionary <https://hr.glosbe.com/>

URL 9 : Hrvatski jezični portal <https://hjp.znanje.hr/>

URL 10 : L'Internaute <https://www.linternaute.fr/dictionnaire/fr/>

URL 11 : Tv5Monde <https://langue-francaise.tv5monde.com/decouvrir/dictionnaire>

11. Sažetak

Metode identifikacije kulturološki konotiranih jezičnih jedinica

Cilj ovog diplomskog rada je prikazati što omogućuje jeziku da bude skladište velike količine kulturnih informacija i iskustva. Ljudsko poimanje svijeta je konceptualne prirode što se potom odražava na frazeološke jedinice čije je značenje vrlo često kulturno determinirano. Rad najveći naglasak stavlja na analizu idiomatskih izraza, to jest frazeoloških jedinica, pri čemu koristimo dvije teorije: Kognitivnu teoriju o metafori i Teoriju o konvencionalnim figurativnim jedinicama. Te teorije pokušavaju objasniti formiranje i funkcioniranje figurativnih izraza u jeziku. Iz perspektive lingvokulturoloških studija većina frazeoloških jedinica motivirana je kulturnim simbolima to jest, kulturemima koji su zahvaljujući intersemiotičkoj transpoziciji u mogućnosti prijeći iz nejezičnog sustava u onaj jezični. Formiranje frazeološkog značenja moguće je i zahvaljujući konceptualnoj strukturi koja leži u pozadini frazeoloških jedinica, a koja se naziva “slikovna komponenta” (eng. *image component*) (Dobrovol'skij i Piirainen, 2008: 7). U analizi tih jedinica pribjegavamo raznim kulturnim kodovima na čijem temelju su izgrađena frazeološka značenja. S obzirom na činjenicu da svaki jezik drugačije koncipira svoju jezičnu stvarnost što se potom odražava u njegovom frazeološkom sustavu, izbor prevoditeljskih strategija mora biti pažljivo razmotren čiji se pregled donosi na kraju ovog diplomskog rada.

Ključne riječi: kulturem, kulturni simbol, frazeologija, frazeološka jedinica, konvencionalna figurativna jedinica, prevođenje.

12. Abstract

Methods for identifying linguistic units with cultural connotations

The aim of this thesis is to show what enables language to be a source of a large amount of cultural information and experiences. The human understanding of the world is of a conceptual nature, which is afterwards reflected in phraseological units whose meaning is very often culturally determined. The paper places the greatest emphasis on the analysis of idiomatic expressions, or even more precisely to the analysis of phraseological units, in which we use two theories: the Cognitive Theory of Metaphor and the Theory of Conventional Figurative Units. These theories try to explain the formation and functioning of figurative expressions in language. From the perspective of linguo-cultural studies, many phraseological units are motivated by cultural symbols, that is, culturemes that are able to pass from a non-linguistic system to a linguistic one thanks to intersemiotic transposition. The formation of phraseological meaning is also possible thanks to the conceptual structure that lies in the background of phraseological units, which is called the “image component” (Dobrovol’skij and Piirinen, 2008: 7). In the analysis of this units, we resort to various cultural codes on the basis of which phraseological meanings are built. Given the fact that each language conceives its linguistic reality differently, which is then reflected in its phraseological system, the choice of translation strategies must be carefully considered, the overview of which is presented at the end of this thesis.

Keywords: cultureme, cultural symbol, phraseology, phraseological unit, conventional figurative unit, translation